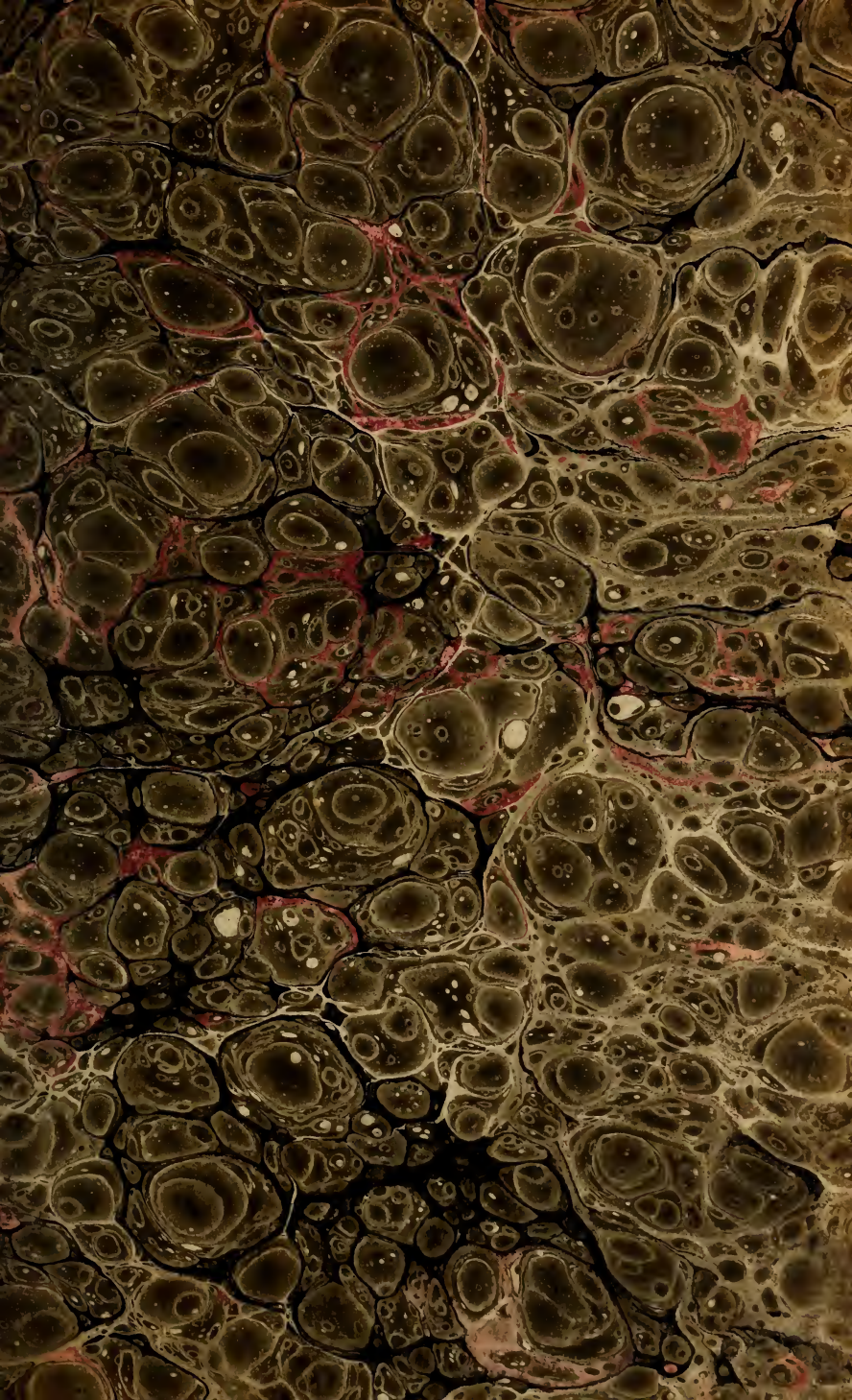
Class PA5285
Book .L4



2.25
2 Exemplaires

CHANTS
HÉROIQUES

DES

MONTAGNARDS ET MATELOTS GRECS.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

CHANTS
HÉROIQUES

DES

MONTAGNARDS ET MATELOTS GRECS,

Traduits en vers français

Par M. Népomucène L. Lemercier,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Ὅποιος τυράννους δὲν ψηφεῖ,
Κ'ἐλευθερος 'σ τὸν Κοσμον ζῇ,
Δόξα, τιμὴ ζωὴ του,
Εἶν' μόνον τὸ σπαθι του.

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, Nº 30.

AUDIN, QUAI DES AUGUSTINS, N. 25.

1824

PA5285
.L4

Exchange
Univ. of Mich.
NOV 25 1938

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CHANTS POPULAIRES

DE L'ÉPIRE ET DE LA MORÉE.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES

CHANTS POPULAIRES

DE L'ÉPIRE ET DE LA MORÉE.

Les ames généreuses de toutes les contrées de l'Europe s'émeuvent au bruit de la lutte engagée entre les Turcs et les Grecs. Aucune dissidence d'opinion vraiment notable ne divise les esprits justes à l'égard de la cause qui met les armes à la main des Hellènes. Ceux-ci, en réagissant contre l'esclavage abrutissant de l'Asie qui les opprime et les écrase, ne combattent point pour des théories de gouvernement, mais par nécessité absolue et pour leur existence même. La liberté pour eux n'est pas un vain prin-

cipe, c'est la vie. Leur religion, par l'enthousiasme qu'elle prête à leur zèle, protège également leur indépendance et leurs têtes. C'est là ce que chacun sent et ce qui réunit tous les vœux pour leurs succès. Il est incontestable que la guerre étant par elle-même une cruelle et coupable frénésie, ne devient légitime qu'en raison de la défense naturelle.

Si quelques ambitions politiques, ou les erreurs de vieux systèmes militent encore contre la délivrance de la Grèce, et veulent déjouer son héroïsme, leurs interprètes se rendent criminels de lèse-humanité : on ne doit compter leurs honteux efforts que comme un surcroît d'obstacles qui restent de plus à vaincre au courage et à la magnanimité persévérante, forces en dernier lieu toujours supérieures aux ruses des intrigans de la tortueuse diplomatie.

Ces vérités sommaires que, par une sorte de prophétique esprit qui l'exalte, la poésie a proclamées la première, ont déjà retenti dans le monde sur l'une des plus belles lyres anglaises, et sur les nouveaux luths de

l'Italie et de la France : elles ont, à l'aide des vers, pénétré les cœurs de l'admiration due aux exploits de la Grèce renaissante, tandis que le bruit de ses grandes actions devenait l'entretien de la multitude des peuples. Cependant ces accords mutuels recevront, je pense, un effet plus puissant de l'expression naïve du propre génie des montagnards épirotes et des marins de l'Archipel.

Le recueil qu'a publié M. *Fauriel* de quelques chants populaires, composés depuis plus d'un siècle et demi jusqu'à notre époque, par de modernes rapsodes, n'est pas moins instructif que touchant. Le traducteur a eu le bon esprit de nous en offrir avec le texte le sens littéral en français, rendu presque mot pour mot, en se gardant bien de l'orner par des formes de son propre style qui l'eût facilement embelli, si j'en juge par le discours préliminaire, et les extraits historiques dont il a su enrichir sa collection précieuse, accompagnée d'intéressantes analyses. Ce travail mérite une honorable appréciation. En effet, les traductions fleuries

ne sont pour la plupart que des imitations trompeuses à travers lesquelles échappent les particularités distinctives des écrits originaux : mais les traductions exactement textuelles, et pour ainsi dire élémentaires, sont toujours utiles aux écrivains jaloux de les repolir ensuite, soit en prose, soit en vers. Il ne reste plus qu'à les soumettre pour le fond et les idées aux tournures grammaticales de la langue qui les interprète; et le premier sens brut, une fois habilement dégrossi, reçoit de l'art qui le façonne la précision, la justesse, les couleurs et les grâces qui le rendent agréable aux lecteurs et durable dans le souvenir.

La matière m'étant donc fournie, je n'avais plus qu'à la refondre en vers français; et je ferai néanmoins remarquer que la poésie ne pouvant se reproduire entièrement qu'en poésie, il m'a fallu, pour mettre les vers grecs en ce langage, chercher sans cesse des équivalens poétiques aux termes et aux figures de l'idiome original : car la langue des muses veut qu'on rende les tours par des analogies,

et les mots par l'expression conforme, plus souvent que par les mots mêmes. Autrement, l'écrit le plus beau dans un texte paraît barbare dans un autre qui le change, en s'y appliquant trop à l'étroit, et le dénature. Je redis encore que les seuls poëtes sont les fidèles organes des poëtes, et, par exemple, les odes d'Horace, si brillantes dans leur latinité, ne semblent dans la meilleure prose que vides et ternes.

J'ai choisi dans la première partie de l'édition de M. *Fauriel* ceux des chants helléniques où sont le mieux consacrés les usages, les mœurs et les noms célèbres des Armatoles grecs, chefs indépendans de leur ancienne milice organisée, et des Klephtes, partisans de la milice vagabonde et volontaire de la Thesprotie et de la Thessalie. Je les ai rangés dans l'ordre qui en fait valoir la diversité, et qui prévient la monotonie de l'ensemble. En tête de ces compositions, je place les huit Chants qui forment un précis complet de la ruine des Souliotes, dont la contrée fut le premier foyer de l'insur-

rection générale des Hellènes. La longue résistance et la destruction de ses habitans par la fureur d'Aly de Tébélen, pacha de Janina, si bien décrites dans les voyages du docte M. *Pouqueville*, ex-consul-général en Orient, m'a fourni le sujet d'une tragédie, faite il y a plus d'un an, sous le titre des *Martyrs de Souli*. Cet ouvrage étendu prouvera, j'espère, que les hauts faits de l'Epire nouvelle ne sont pas moins grandement dignes de notre Melpomène, que les faits de l'antique Épire des Thésée et des Pyrithoüs. Les complaintes de ces héros pasteurs, encore vivans, caractérisent en traits marqués les mêmes personnages dont j'ai représenté la catastrophe mémorable.

Présumera-t-on que les chants nationaux des Grecs modernes aient besoin, pour être accueillis, de l'indulgence qu'inspirerait le sentiment de la situation actuelle de leurs auteurs? Un goût dédaigneux aurait tort de les considérer en ébauches informes et grossières d'un art rustique. On y retrouve l'énergie, le mouvement et la vérité d'images, et de

pensées qui animaient les anciens lyriques. On dirait que ces Alcées nomades, ces Thyrthées, errans sous le climat qui les régénère, ont hérité du génie de leurs ancêtres. A l'exception du style souvent rude et sauvage, même élan, même feu, même vigueur, même désordre pindarique dans le dessin de leurs créations. Ce qui pourtant semblerait dans leurs locutions empreint de bizarrerie, mérite parfois d'être estimé comme l'expression forte et vive de leurs sentimens plus vifs et plus forts que ceux des littérateurs amollis par notre civilisation et par les raffinemens délicats de notre goût. Ceux-là jugent étrange et faux ce qui signale vraiment les passions extrêmes et l'esprit local des hommes. Ils blâment comme outré le naturel qu'ils ne sentent plus.

Dans les chants grecs, rien qui ne soit conforme aux mœurs, aux coutumes, et aux habitudes des pays où la guerre et la vie nomade les a inspirés. La nudité du langage, la vivacité des dialogues, la hardiesse des transitions et des ellipses, le charme des

comparaisons, les apostrophes aux montagnes, aux rivières, aux oiseaux, leurs personnifications saisissantes, y caractérisent vivement les objets champêtres avec lesquels les nouveaux rapsodes qui les ont composés sont en rapport direct et continu. On ignore leurs noms, soit que le seul patriotisme ait dicté leurs vers et non la vanité de se faire connaître, soit que leur prudence ait craint que le génie ne les dénonçât à leurs tyrans.

Une chose éminemment remarquable en leurs ouvrages, c'est la douceur, c'est la mélancolie qui partout y règne dans des sujets pour la plupart terribles et qui semblaient exiger des formes âpres et dures et des couleurs rembrunies. La tristesse en est adoucie avec art : on n'y trouve rien d'indécis, rien de vaporeux, rien d'abstrait : tout y est distinct et net : ils sont brièvement narratifs ; tous d'un naturel pittoresquement homérique ; tous d'une concision qui n'empêche pas de bien discerner les nuances de sentimens et les principales circonstances des

faits. Ces qualités primitives les distinguent spécialement de ce que nous connaissons en ce genre, tant chez les anciens que chez les modernes. On voit que l'imagination des Grecs est sans cesse frappée des périls et des malheurs qui les assiégent; mais leur sensibilité vraie en repousse les peintures horribles, et ne retrace que ce qui inspire à l'ame une tendre pitié, un mâle courage, ou une commémoration noble et élevée; bien différente en cela des sombres rêveries de ces versificateurs qui, n'ayant jamais connu les adversités humaines, tourmentent leur verve convulsive pour n'enfanter que des monstruosités singulières, et ne s'exercent qu'à dérouler des tableaux affreusement fantastiques.

La leçon la plus louable que nous puissent donc donner encore les narrations grecques, résulte d'un instinct pur de leurs auteurs, qu'on prendrait pour un soin ingénieux de ne conserver que le pathétique et l'idéal des sujets funestes qu'ils ont célébrés, en en écartant les réalités matérielles, telles

que la représentation des supplices, des tortures et du carnage, objets sur lesquels les imaginations grossières et usées se traînent et se jettent misérablement, parce qu'elles ne savent pas produire de simples impressions noblement morales, et qu'elles veulent étonner par le hideux et l'invraisemblable, qu'elles confondent avec l'extraordinaire et le sublime.

Ces mêmes chants, qui étincellent d'originalité nationale, m'ont paru plus intéressans dans leur simplicité même, et par le nombre d'actions et de noms héroïques dont ils sont remplis, que les inspirations trop vagues de notre propre esprit sur les calamités qu'elles retracent et colorent au hasard. J'ai borné l'effort de mon zèle à les traduire aussi fidèlement que nous le permet notre langue poétique, sans les paraphraser, et sans prétendre à les perfectionner à l'aide d'une élégance dont les ornemens leur eussent été préjudiciables. L'art le plus cultivé n'atteint jamais le génie naturel; et tout ce qu'il peut faire, c'est de revenir à celui-ci,

de s'en pénétrer et de le rendre. Notre philosophisme versifié, notre phraséologie élégiaque, nos longs dithyrambes en maximes, ne sauraient, à mon avis, émouvoir autant que les courts récits lyriques de poëtes acteurs eux-mêmes dans le sujet de leurs chants. Aussi n'ai-je voulu, en y joignant le nombre et la rime, que faire briller encore les Grecs par leurs propres œuvres.

Il me sera facile de démontrer en des notes succinctes l'analogie qui les rapproche, quoique de loin encore, des plus belles inventions de l'antiquité; et que, si la victoire et la justice rendent leurs auteurs moins ambulans et plus heureux, leurs productions, fruits d'une vie moins agitée, rajeuniraient bientôt les lauriers du vieux Pinde.

CHANTS HÉROÏQUES

DES

GRECS DE SOULI.

LA FAMILLE

DE

TZAVELLAS.

Sur l'arche d'un vieux pont, un oiseau se lamente :
« Cruel Pacha, dit-il, vois ces sauvages lieux;
» Du lac de Janina ce n'est point l'eau dormante
» Qu'attire en tes jardins un art industrieux,
» Et qui s'élance en jets sous une urne écumante;
» Ce n'est point Prévésa, dont s'élève à tes yeux
» L'enceinte de meurtres fumante;
» C'est ici l'âpre mont Souli,

» Mont fameux, redouté d'Aly,
» Mont terrible, où tout s'arme, et les fils, et les pères,
» Leurs sœurs, et leurs brus, et leurs mères;
» Où, parmi les pâtres soldats,
» O magnanime Tzavellas!
» Ton épouse, en vain assaillie,
» Tient son enfant d'un bras, de l'autre un sabre nu.
» Du poids d'un long mousquet, par des nœuds soutenu,
» Son épaule est énorgueillie;
» Et le pan de sa robe, en dégageant ses pas,
» Tablier ondoyant, au genou se replie
» Sur la poudre et le plomb qu'elle porte aux combats. »

NOTICE.

Deux traits poétiques caractérisent cette composition : le langage fictif d'un oiseau qui expose le sujet et détermine le lieu ; puis, le portrait hardiment dessiné de l'héroïne qui marche à l'action annoncée. On reverra souvent dans ces chants les oiseaux introduits en témoins des faits et en interlocuteurs. Moscho, femme de Tzavellas, est présentée ici comme une vivante image de la Grèce pastorale et armée. Le texte dit qu'elle porte d'un bras son nourrisson, de l'autre ses armes, et *des cartouches dans son tablier*. Je n'ai pas cru devoir effacer ces traits simples et vrais : ils peignent bien, donc ils sont poétiques.

COMBAT

DE

MOSCHO, HÉROINE DE SOULI.

D'un haut tertre où domine une chapelle antique,
Le chef des Albanais regarde au sein des champs
Lutter le Souliotte : un même feu civique
Égale aux vieux guerriers les femmes, les enfans.
Koutzonicas leur crie : « En avant, fils des braves! »
Puis, aux hordes turques et slaves :
« Où portez-vous vos pas et vos rugissemens?
» Est-ce dans Cormovo, qui vit les Musulmans

» Courber un peuple faible au vil joug des esclaves?
» C'est au plus ferme écueil du pouvoir des Osmans,
» Au rocher de Souli, rebelle à vos entraves.
» Brigands! ou mourez ou fuyez.
» Moscho, debout, a mis son enfant à ses pieds;
» Déjà cette femme intrépide
» Fait tonner, coup sur coup, dans vos rangs effrayés,
» L'éclair du fusil homicide. »

NOTICE.

Le tableau précédent offre l'aspect de la guerrière Moscho ; celui-ci la montre au milieu du combat. La seule exhortation de Koutzonicas indique le champ de bataille qu'elle parcourt, l'ennemi qu'elle repousse, et la cause qu'elle défend. Quelle rapidité de pinceau ! nos modernes ne se fussent pas tirés de là sans une longue suite de vers déclamatoires.

DÉFAITE

D'ALY DE TÉBÉLEN.

Trois sinistres corbeaux dirigent leurs regards
Sur trois chemins qu'au loin ombrage
La marche de trois étendards.
Du noir Mitzobono l'un guide le courage;
L'autre, Mouktar son fils; l'autre soutient la rage.
Du plus cruel des Selictars.
L'épouse d'un primat les voit de la colline
Où les oiseaux plaintifs voltigeaient sur ses pas.

« Où donc est Botzaris? et toi, Koutzonicas?
» Accourez! de Souli, qui réclame vos bras,
» Une triple armée est voisine;
» Elle vient nous offrir, sur nos murs en ruine,
» Ou le parjure ou le trépas. »
Le cri des deux guerriers répond à ses alarmes :
« Faible femme, ne tremble pas.
» Tu vas voir de ces Turcs le sang rougir nos armes,
» Et quels puissans efforts illustrent nos combats. »
Leurs paroles sont moins rapides
Que leurs attaques intrépides :
Tout chancelle, pâlit, fuit ou meurt devant eux.
« Maudits soient à jamais tes élans belliqueux! »
Disaient à leur Pacha ses troupes dispersées.
Mais Botzaris, en main roulant
Son cimeterre étincelant :
« Succombes-tu, visir, à tes sombres pensées?
» Relève tes spaïs couchés dans nos ravins.
» Pourquoi baisser ton front? d'où naissent tes chagrins?
» Viens donc montrer ton luxe à nos pauvres cabanes,
» Viens dresser sur nos monts, aimés des cieux sereins,
» Ton trône envié des Sultanes. »

NOTICE.

Voici encore la fiction familière aux Hellènes : trois oiseaux, précurseurs de trois colonnes de troupes, et placés en vedette pour présager une triple attaque. Même promptitude dans le dialogue et dans le récit que termine le discours ironique de Botzaris, sur le ton des héros querelleurs ou moqueurs de l'Iliade.

DÉROUTE

DE

MOUKTAR-VÉLI.

D'un ministre de Dieu la compagne s'écrie :
« Tzavellas! Botzaris! nous abandonnez-vous?
» A nous, vengeurs de la patrie!
» En orages pleins de furie,
» Centaures, fantassins, viennent fondre sur nous.
» Sont-ils cent, ou deux cents? ils sont quinze ou vingt mille.
» —Qu'ils marchent, ces brigands, nos coups les compteront.
» Oui, contre la valeur le nombre est inutile.

» Sabre de Tzavellas, tu défends notre asile!
» Mousquet de Botzaris, ils te reconnaîtront!
» Le sexe de Moscho, dans les bois où nous sommes,
» Par elle encouragé rivalise les hommes. »
On combat : pour les Turcs ce choc est un affront.
De sa fougue déjà Tzavellas n'est plus maître :
« Quittons, s'écria-t-il, l'abri de ce rocher,
» Faisons briller le sabre, et taire le salpêtre. »
Mais du poste où son art a su se retrancher :
« Non, repart Botzaris, gardez vos noirs bocages,
» Aux Turcs, encor nombreux, leur sein doit vous cacher;
» Nous sommes peu de Grecs armés sous leurs feuillages,
» L'instant du sabre encor n'est pas venu pour nous.
» —Ah! cria Tzavellas d'un ton plein de courroux,
» Attendrons-nous ici que ces limiers sauvages
» Nous viennent relancer comme aux antres des loups? »

Sa voix enflamme les courages,
Et de leurs glaives nus tous brisant les fourreaux
S'élancent sur les Turcs égorgés en chevreaux.
Véli criait aux siens : « Ralliez-vous! aux armes! »
Les siens lui répondaient, les yeux mouillés de larmes :
« Est-ce là Delvinon ou les champs de Vidin?
» C'est Souli, c'est l'écueil de notre fier destin.

» Du fer de Tzavellas les sanglantes épreuves
» Ont revêtu de deuil notre peuple orphelin,
» Et par lui l'Albanie entend pleurer ses veuves. »

NOTICE.

Cette narration d'autant plus remarquable qu'elle est toute dialoguée, présente clairement la disposition d'une défense de partisans embusqués dans les défilés des montagnes, et les regrets amers des assaillans vaincus.

SACRIFICE

DES

SIX MARTYRS SOULIOTES.

Sur les tours de Souli, qu'un long nuage assiége,
L'Hyade jour et nuit verse l'onde et la neige :
Un jeune Hellène accourt d'un pied sûr et léger.
Hélas! de Janina malheureux messager :
« Nos alliés toujours ont trahi nos courages,
» Et leurs sermens, dit-il, sont mortels aux otages.
» Écoute-moi, noble Photos;
» Entends-moi, généreux Dimos :

» Ces traîtres au Visir ont livré nos six frères.
» Déjà quatre ont péri frappés des janissaires,
» Deux survivent encor, dans ses prisons nourris.
» Ton frère est l'un, Photos ; Dimos, l'autre est ton fils. »
Oh ! dans leurs yeux alors que de larmes amères !
Mais soudain ces héros, d'un accent inspiré :
« Six enfans de Souli sont donc perdus pour elle !
» Eh bien, patriarche sacré,
» Que pour les six martyrs la voix de ton saint zèle
» Chante l'hymne des morts et leur gloire immortelle.
» Tous ont cessé de vivre ; et jamais leur bourreau
» N'épargna la vertu fidèle.
» Passer aux fers d'un maître est descendre au tombeau. »

NOTICE.

Le plan simple et l'exécution de cette cinquième pièce renferme des beautés dignes de la grandeur du sujet : rien de mieux raconté et en moins de paroles : il n'y a que le nécessaire. Le sentiment général en est hautement héroïque ; et je me crois heureux d'avoir pu conclure ce chant par un vers qui en anoblit l'idée fondamentale.

L'EXIL

DE

PHOTOS.

Enfans des monts, il faut choisir
Ou l'honneur de combattre ou l'affront de vous rendre.
Photos en vil Raya ne sut jamais se vendre :
Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.
Mais, des grands citoyens concurrences fatales!
Est-ce vous, Botzaris, et vous, Koutzonicas,
De qui les passions rivales
Ont banni ce héros en de lointains climats?

Ainsi l'aveuglement des brigues partiales,
Plus funestes que cent combats,
Seul ouvrit de vos forts les portes martiales
A la vengeance des Pachas !

NOTICE.

« *Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.* »

Ce vers sur la bravoure de Photos, l'un des fils du Souliote Tzavellas, se retrouve dans plusieurs passages du même recueil : j'aurais regretté que notre langue ne me permît pas d'en conserver textuellement la tournure franche et caractéristique.

LA PRISE

DE

SOULI.

Loin des rocs de Souli, précipitant son aile,
Vole au sein de Parga, dernière sœur fidelle,
Un oiseau, de crainte abattu :
« D'où viens-tu, légère hirondelle?
» Hirondelle agile, où vas-tu?
» — Je fuyais de Souli : la voix des Francs m'appelle.
» — Dis-moi ce que devient la cité fraternelle?...
» — Le sort a trahi sa vertu.

» Des succès du croissant désastreuse nouvelle!
» Comment te la redire?... ah! tu dois la pleurer...
» Aly brûle ses murs : et seul encor terrible
» A cinq cents ennemis qui l'osaient entourer,
» Samuel, s'immolant, Caloyer invincible*,
» Sur un volcan de soufre a su les dévorer. »

* Ce moine courageux fit sauter le fort dans lequel il attira les officiers et l'élite de l'armée du Pacha, qu'il avait flattés de sa reddition volontaire.

NOTICE.

J'ai dit que les rapsodes modernes savaient écarter l'horreur des choses les plus effrayantes qu'ils eussent à peindre. Cette pièce fournit l'exemple de cette délicatesse du génie. Combien de poëtes auraient plongé leur lecteur dans le sang et dans le feu par la description du sac et de l'incendie des murs de Souli ! Le chantre grec prête seulement la voix à une fugitive hirondelle, messagère gémissante de ce grand désastre. C'est ainsi que la vraie poésie n'oubliant jamais qu'elle fut créée pour plaire et toucher, passe en les effleurant sur les objets hideux, et ne rappelle à l'esprit que ce qu'ils ont de pathétique et de mémorable.

LA MORT

DE

LA MAGNANIME DESPO.

L'écho frappé résonne, et dans les airs troublés
Le plomb de cent mousquets siffle à coups redoublés :
Ces tubes, éclatant en joyeuse tempête,
De quelque heureux hymen proclament-ils la fête?...
Non, ce n'est point l'hymen, ni l'amour, ni leurs jeux,
Qu'annoncent l'arquebuse et le bruit de ses feux.
L'héroïque Despo combat avec ses filles
Contre les meurtriers d'héroïques familles :

« Rends-toi, Souli n'est plus; » lui disent les Agas :
« Que défends-tu donc? les ruines
» Des faibles tours de Dimolas.
» Tu n'es plus dans Souli, ville des héroïnes :
» Sauve-toi du péril captive entre nos bras.
» —Moi, céder aux bourreaux qu'engraissent les rapines!
» —Moi, me rendre!... Ah! plutôt mourir dans nos ravines!
» Si nos forts ont cédé, Despo ne fléchit pas.
» Chef de tyrans abjects, vainement tu nous braves, »
Dit-elle, et de ses brus soudain s'environnant :
« Mes filles! de ces Turcs pourrions-nous vivre esclaves?
» Non, suivez votre mère... » Un baril fulminant
S'ouvre à la mèche en flamme, et mille ardentes laves
Les enlèvent aux cieux sur un gouffre tonnant.

NOTICE.

Le sacrifice de Despo, semblable à celui du Caloyer cité dans l'autre pièce, est commun aux guerriers et aux amazones de la Grèce dont le désespoir préfère la mort à l'esclavage. Soixante mères de familles souliotes après avoir jeté leurs enfans dans les précipices, se jetèrent sur eux au pied des rochers pour se soustraire en mourant au joug des Turcs. La concision sublime avec laquelle est raconté le grand acte du courage de Despo en accroît l'effet dans l'imagination étonnée. Un pareil exemple vient de se renouveler dans l'île de Psara ; mais ce dernier coup, du moins, a retenti dans l'Europe entière avec le bruit des éclatantes et promptes représailles de la Grèce tout émue à ce signal des fureurs de ses ennemis.

HYMNE FUNÈBRE

SUR

LA VILLE DE PARGA.

HYMNE FUNÈBRE

SUR

PARGA.

Montagnes, frais vallons, plaines fertilisées,
Ombrages verdoyans de nos belles forêts,
Rives que de nos cieux fécondaient les rosées,
Recevez en mes pleurs l'adieu de nos regrets.

Parga, riche cité, que le destin fit naître
Trop voisine des lieux où règne le croissant,

O patrie! ô Parga, long-temps fière et sans maître,
L'Anglais te vend à l'or d'un Visir menaçant*!

« Fuyez, vils habitans, fuyez l'antique Épire! »
Dit un impie Aman, affamé de nos biens :
« Errez, perdez vos murs, vos temples, votre empire ;
» Tombe à jamais la croix et les derniers chrétiens!

» Que de leur gloire, au loin jadis victorieuse,
» Triomphe le Koran et le bras d'Ismaël. »
Ainsi du vieil Aly la haine injurieuse
Maudit avec fureur les Grecs et leur autel.

Que les grands pleurs d'un peuple, et l'éclat de ma plainte,
Tonnent jusques au ciel contre un monstre ennemi,
Et que ta foudre, ô Dieu! qu'un tyran croit éteinte,
L'éveille, en le frappant, dans le crime endormi.

* Le diplomate lord Maitland tint envers les Grecs, trahis et livrés aux Turcs qui n'avaient pu les déposséder de Parga, une conduite bien opposée à celle du généreux poëte lord Byron, dont l'ame et la lyre ont réhabilité l'honneur de la nation anglaise sur les plages Ioniennes.

ANATHÈME.

O feu vengeur de la justice,
Tonnerre du ciel irrité,
Consume un Pacha détesté,
Dévore l'Anglais, son complice,
Et que tout oppresseur pâlisse
De tes coups sur l'iniquité!

Et toi, brillant Soleil, témoin de nos misères,
Qui nous vois exhumer, du sein des noirs tombeaux,
Les ossemens sacrés de nos illustres pères,
Couvre de deuil ton front attristé de nos maux.

Et vous, filles des cieux, Lune, pâles Étoiles,
Qui brillez dans la nuit du lever au couchant,
Obscurcissez vos traits sous vos plus sombres voiles,
Au monde signalez nos malheurs en marchant..
Cieux, pleurez sur Parga! pleurez, sensibles astres!
Présagez la mort au méchant;
Et qu'avec vous la terre, émue à nos désastres,
Réponde à mon lugubre chant!

NOTICE.

On trouvera le texte original de cette belle lamentation sur la ruine des *Parguinotes,* dans le troisième volume, page 420, des Voyages en Grèce de M. Pouqueville. Je l'ai traduite presque en un même nombre de vers, persuadé que la mesure du temps doit s'accorder avec la mesure du rythme et des pensées. C'est un des élémens d'exactitude qui influe sur le plaisir que donne la précision en poésie : on le détruit en allongeant ou en resserrant le sens d'un auteur, qu'on embarrasse de vaines paraphrases, dans l'espoir de l'embellir.

Cet hymne, en rapport avec les complaintes lyriques des chœurs de la tragédie grecque, ainsi qu'une chanson d'un autre genre que m'a fournie encore l'amitié de M. Pouqueville, n'est point inséré dans le recueil publié par M. Fauriel. Je le rapproche des myriologues composés sur la ruine de Souli, dont les héros eurent une fin plus tragique que les habitans de Parga. Les Souliotes, vingt-trois ans avant l'évacuation de cette ville, donnèrent à leurs successeurs les premiers exemples de vaincre ou de mourir avec leurs familles, en faisant sauter leurs forts sur leurs ennemis et sur eux-mêmes.

CHANTS HÉROÏQUES

DES

SOLDATS ET MATELOTS GRECS.

LA MORT

DE

CHRISTOS-MILIONIS.

Trois Corneilles veillaient au sommet des montagnes;
L'une près d'Armyros contemplait ses vallons,
Et l'autre du Valtos les riches horizons;
La troisième gémit, et mêle en tristes sons
Sa plainte aux voix de ses compagnes :
« Qui donc a vu Christos absent de nos campagnes?
» — De l'Arta, nous dit-on, il suivit les chemins,
» Deux Agas, un Cadi, sont tombés dans ses mains.

» Le chef des Osmanlis, évoquant la vengeance,
» Dit à ses Sélictars, pleins de son noir esprit :
» — Courez, vous qui briguez les honneurs, l'opulence,
» D'un Klephte audacieux punissez l'insolence;
» Décapitez Christos, qu'un firman a proscrit. »
Souliman à sa voix s'élance;
Jour à jamais compté dans les sinistres jours!
Sa ruse atteint Christos après de longs détours :
Leurs cœurs long-temps amis, qu'un sort fatal rassemble,
D'un vieil attachement ressentent le pouvoir.
Sous une même tente, heureux de se revoir,
Les échos de la nuit les entendent ensemble
Se verser le nectar, se conter leurs secrets,
Jusqu'à l'heure où du jour brillent les premiers traits.
Mais, hélas! de leur camp ils reprennent la route,
Et soudain à Christos, qu'il est las de trahir :
« Aux ordres de mes chefs tu te rendras sans doute;
» Ils te demandent.—Moi!—Toi-même.—Traître! écoute :
» Un Grec sait les combattre et non leur obéir. »
Ils s'arment à ces mots; et leur double tonnerre
D'un double coup mortel les étend sur la terre.

NOTICE.

L'ancienneté de ce chant, qui date de près de cent cinquante années, prouve que la fiction par laquelle interviennent des oiseaux en spectateurs du fait raconté, est une formule traditionnelle et accoutumée dans ces chants. Leur nombre de trois semble affecter à leur présence un augure de malheur pour l'un des partis luttans.

Le surnom de Milionis, que porte Christos, désigne le long fusil dont il avait l'habitude de s'armer. On assure que Christos naquit vers la fin du dix-septième siècle dans l'Acarnanie, et qu'il fut l'un des premiers chefs d'insurgés vagabonds, surnommés Klephtes, dont les bandes se perpétuèrent depuis sa mort dans les montagnes d'Agrapha et de la Chimère.

BOUKOVALLAS.

Quel bruit!... immole-t-on les hôtes des étables?
Est-ce que des bois reculés
Luttent les monstres formidables?
Non, les monstres luttans, ni les bœufs immolés,
Ne portent de tels chocs dans les airs ébranlés.
Boukovallas combat : les balles meurtrières

Pleuvant autour de lui, sifflent de toutes parts.
Mais, quelle jeune fille, aux blonds cheveux épars,
L'appelle du haut des bruyères?
« Reviens, Boukovallas! l'Ottoman est chassé,
» Garde ton plomb vengeur, le combat a cessé. »
Des tourbillons poudreux déjà s'abaisse l'ombre,
Et des braves encor l'honneur s'est rehaussé.
Les Turcs en rougissant trois fois comptent leur nombre;
Cinq cents de leurs soldats ont expiré vaincus.
Les Grecs se sont comptés, trois d'entre eux ne sont plus;
Deux, en nobles héros, frappés à la poitrine,
L'autre, encor plus vaillant, dans les rangs abattus
Dort couché sur sa couleuvrine.

NOTICE.

Cette chanson guerrière est une des plus populairement répandues dans l'Épire et dans l'Étolie : sa date remonte presque aussi haut que celle de Christos ; elle est pleine d'impétuosité, de verve, de force originale et d'action. Je l'ai terminée d'après le texte et la version fournis par M. Pouqueville, parce que le sens final, rapporté par M. Fauriel, m'a paru moins vraisemblable, moins beau et moins dramatique.

Boukovallas, Klephte Acarnanien, non moins renommé que Christos, auquel il succéda, s'illustra par une victoire décisive contre Véli, bey de Tebelen, grand-père d'Aly Pacha. Le ressentiment de celui-ci poursuivit durant sa longue domination les restes de la famille de ce héros, qu'il extermina par le fer et par le poison. Boukovallas, après de grands exploits et des défaites, trop fier pour se soumettre aux Turcs, et ne voulant pas même laisser ses os dans la terre qu'ils foulaient, quitta la Grèce, et n'emportant avec lui qu'un bâton noueux, prit le chemin de l'Asie, et s'en alla mourir à Jérusalem. Quel ermite !

JEAN STATHAS.

Sous un pavillon azuré,
Des voiles d'un lin noir poussent un noir navire
Au port de Cassandra, son refuge assuré;
Tandis que sur l'humide empire
Vogue un vaisseau qu'annonce un pavillon pourpré.
« — Amène, et devant moi que ta voile se plie; »
Lui cria son orgueil jaloux.

» — Moi ! qu'à te saluer ma fierté s'humilie
» En nymphe que l'hymen présente à son époux !
» Non, de Boukovallas le gendre me commande.
» Vaillans nochers, qu'au sein des eaux
» Des cruels Musulmans tout le sang se répande ! »
Les câbles, à la fois, lancés des deux vaisseaux,
De la proue à la proue enchaînent ces rivaux.
Stathas vole ; et déjà l'homicide abordage
Rougit de sang les ponts, les mâts, les flots amers.
Le Turc n'a de recours, dans l'horreur du carnage,
Que l'horreur des gouffres ouverts.
Alla ! Son dernier cri signale son naufrage ;
Et l'Hellène en vainqueur franchit les vastes mers.

NOTICE.

Ce combat naval entre les Turcs et les corsaires grecs, s'offre sous des images fictives, en rapport avec les descriptions des attaques de montagnes. Ce ne sont pas tant les personnages agissans qui se parlent et qui luttent ensemble, que les navires personnifiés eux-mêmes. Ceci tient, comme on voit, à la meilleure méthode poétique.

On a vu que Jean Stathas était gendre du célèbre Klephte d'Acarnanie ci-dessus désigné. Son courage signale noblement sa parenté glorieuse.

GHIPHTAKIS.

Les champs sont de pluie altérés,
Les hauts monts, de frimats que versent les tempêtes;
L'autour, de passereaux dans les airs égarés;
Et les Musulmans, de nos têtes.

Où court, de Ghiphtakis, la mère tout en pleurs?
Ses trois fils ont péri dans la lice guerrière :

Errante, elle les cherche ; et ses noires douleurs,
Hélas ! de sa raison ont éteint la lumière.
De nos rochers absente, et fuyant sa chaumière,
Elle a porté ses pas aux hameaux des pasteurs :
L'arquebuse y tonnait à l'égal de l'orage ;
Non pour faire éclater les signaux du plaisir,
Non pour fêter au loin les noces du village :
Ghiphtakis est blessé ; la mort vient le saisir ;
Tel qu'un noble cyprès qu'a frappé la coignée,
Il tombe ; et rappelant son escorte éloignée :
« Mes frères ! emportez votre chef expirant,
» Ou que par vous ma tête, à nos vainqueurs ravie,
» Ne reste pas en proie à la rage assouvie
» De notre Pacha dévorant. »

NOTICE.

L'exposition de cette pièce dès les premiers vers se rattache très-fortement à la conclusion du sujet, dont le but est de montrer l'horreur que les vaincus éprouvent de laisser leur tête en trophée aux vainqueurs qui la leur tranchent sur les champs de bataille. On reverra ce même sentiment exprimé dans un autre chant à l'égard des Turcs, comme il l'est ici à l'égard des Grecs. Je n'ai pas dû omettre ce trait de mœurs locales.

Ghiphtakis, homme plein de bravoure et d'esprit, menait les Klephtes au combat en chantant la guerre. Laid, petit de taille, boiteux et brun de peau, c'était vraiment le Tyrthée épirote. Il périt dans une bataille que lui livra le féroce Joussouf, Arabe justement surnommé *buveur de sang*.

ANDRIKOS

OU

ANDROUTZOS.

O mère d'Andrikos, tu le cherches, tu pleures,
Tu pleures ton cher fils, l'invincible Andrikos!
Ta douleur, des déserts frappant tous les échos,
Querelle d'Agrapha les sauvages demeures.
« Monts affreux! cachez-vous ce héros pour toujours?
» Vainement de l'été l'attendaient les beaux jours :

» Ils ne l'ont point revu ! mes alarmes plaintives,
» Du fleuve Acheloüs dont il suivit le cours,
» En vain interrogent les rives !
» Maudits soient vos conseils, vieillards de nos tribus,
» Qui, de la Livadie éloignant sa vaillance,
» Du Moscovite armé lui vantiez l'assistance,
» La vaine foi des czars trahissant nos vertus !
» O monts ! abaissez-vous ; torrens, sur son passage
» Détournez, tarissez vos flots :
» Qu'il rentre en nos foyers que gardait son courage....

* Triste mère ! ce fils qu'appellent tes sanglots,
Guidant de trois cents Grecs la retraite éclatante,
Domptant la faim, la soif, et dix mille ennemis
Que la rage ottomane en vain aura vomis,
Marchera triomphant de Corinthe à Lépante.

* Le texte de ce chant incomplet s'arrêtant en cet endroit, j'ai cru pouvoir le terminer par quelques vers qui retracent brièvement les faits prodigieux contenus dans le beau précis inséré par M. Fauriel en tête du morceau relatif à ce héros Klephte, dont le nom est resté fameux dans Constantinople et dans la Grèce entière, que son célèbre fils Odyssée défend encore.

Des fabuleux exploits qu'égale son effort,
Ce père d'Odyssée aura su nous convaincre.
La mort seule pourra le vaincre ;
Et son grand nom vaincra la mort.

NOTICE.

Andrikos, après mille actions mémorables, prêt à retourner dans son pays natal, fut épié sur les terres du gouvernement vénitien et livré par cette république au pouvoir des Turcs. Jeté cruellement dans les bagnes de Constantinople, il refusa sa liberté et une pelisse d'honneur qu'on lui offrit pour prix d'une abjuration de son culte et de sa cause : il aima mieux mourir chrétien et Grec dans les horreurs de sa captivité. En 1798, un ambassadeur de la république française demanda sa délivrance au grand-visir : « Mieux vaudrait me demander » trois millions, répondit le ministre ottoman, que la » liberté d'un tel homme. »

KALIADOUKAS.

Que ne puis-je en oiseau prendre aux cieux mon essor,
Vers les mers de la sombre Ithaque,
Lieux où pleure une Grecque, en nouvelle Andromaque,
Sur Kaliadoukas, non moins vaillant qu'Hector!
Comme un cygne éperdu qui détruit son plumage,
A sa tendre beauté sa main faisant outrage,

Arrache ses cheveux, bouclés en noirs anneaux :
Son désespoir revêt l'attribut du veuvage,
Un deuil plus triste encor que l'aile des corbeaux.
Seule, au bord de la mer, sur une tour sauvage,
Ses yeux, arrêtés sur les eaux,
Interrogent à leur passage
Les agiles esquifs et les pesans vaisseaux.
« Navires, barques, nefs légères,
» Au départ du Valtos, au retour vers son port,
» De mon époux absent vous a-t-on dit le sort?
» — Nous l'avons vu descendre aux rades étrangères :
» Ses amis célébraient sa gloire en leurs chansons.
» Un dard aigu roulait, sur une flamme ardente,
» Les agneaux immolés à leur faim dévorante ;
» Et cinq beys, leurs captifs, leur servaient d'échansons. »

NOTICE.

Cette chanson, qui paraît avoir été faite par un habitant des côtes de la mer Ionienne, porte un caractère doucement railleur; elle peint avec grâce l'ostentation d'une douleur conjugale, bientôt consolée par une joyeuse nouvelle. Le fond en est touché avec une finesse agréable. On m'excusera d'avoir mêlé les noms d'Andromaque et d'Hector au texte qui ne les cite pas. Une analogie produite par l'idée du veuvage, m'a permis de faire cette légère altération à la chanson grecque; elle dit littéralement que près de Mavrolimi, le Klephte et ses gens *faisaient rôtir des moutons et avaient cinq beys prisonniers pour leur tourner la broche.*

DIPLAS.

Lève-toi, Diplas, prends la fuite :
Échappe aux dangers, Antonis;
Le Pacha lance à ta poursuite
Vingt drapeaux qu'il a réunis :
Altéré de ton sang, Moukordaris s'avance.
Quatre mille bourreaux fondent sur ton chemin,

Le cimeterre aux dents, la carabine en main.
« Qui? Diplas, Antonis, fuir devant la vengeance,
» Tant que palpitera leur sein!
» Non, non; de leurs amis une élite indomptée
» Aux coups mortels oppose un cœur d'airain,
» Conquiert la nourriture à sa faim disputée,
» Par la poudre et le plomb semble être alimentée,
» Et plonge au cou des Turcs le glaive tout sanglant
» Comme au sein du peuple bêlant. »

NOTICE.

M. Fauriel fait remarquer la bizarre énergie des dernières expressions de ce chant, qu'il a traduites un peu crûment : « *Il a des braves d'élite, qui mangent la poudre comme pain et les balles comme viandes, et qui tuent les Turcs comme des moutons.* » J'ai tâché de rendre poétiquement ce tour étrange, sans en altérer dans mes vers la singulière originalité, image très-vive de la fureur avec laquelle la bouche des soldats déchire les cartouches pour amorcer leurs armes, et de la nécessité où sont les Grecs de se munir de poudres et de balles pour s'approvisionner de pain et de chair.

MORT

DE

VÉLI-GUÉKAS.

Du festin d'un primat, Véli, sombre convive,
A reçu d'Antonis un cartel insultant :
Véli se lève, et s'arme, et s'écrie à l'instant :
« Phézo, range ma troupe à ton ordre attentive ;
» C'est au fer de répondre à l'altière missive
» Du raya dont l'orgueil m'attend. »

Leur rencontre fut peu tardive ;
Et soudain, au passage, Antonis l'arrêtant :
« Qui cherches-tu, Véli, ministre sanguinaire
» D'un impitoyable visir ?
» — Toi, rebelle, toi, téméraire,
» Dont ma main courroucée est prête à se saisir.
» —Viens donc, viens affronter les Klephtes invincibles.
» Leurs sabres abattront l'élan de tes coursiers :
» Tu sauras quels coups infaillibles
» Portent nos tubes meurtriers.
» Zongas, Dimos, tuez ce monstre d'Albanie ;
» Trop long-temps son audace est restée impunie. »
Il dit ; leur fusil tonne ; un double coup vainqueur
Frappe de l'Albanais et la tête et le cœur.
Véli tombe, et sa voix tremblante
S'écrie en des accens à peine articulés :
« Ah ! prends soin, cher Phézo, de mes restes voilés ;
» Emporte ma tête sanglante.....
» Ce trophée, aux vils Grecs inspirant plus d'orgueil,
» Au travers des deux camps, à tous les yeux en proie,
» Ferait, des ennemis la risée et la joie,
» Et de tous nos amis la tristesse et le deuil. »

NOTICE.

La note du chant quatrième s'applique à celui-ci ; et la raison des vaincus pour dérober leur tête aux outrages de l'ennemi, s'y développe en termes plus étendus et plus frappans.

Katzantonis, ou simplement Antonis, fut un des bergers nomades qui menaient paître leurs troupeaux des monts de la Thessalie à ceux de la Macédoine méridionale. Celui-ci, harcelé par les vexations du pacha, se fit klephte, et lui devint redoutable. Cet homme, dont la stature était moyenne et la voix douce et grêle, cachait sous un extérieur frêle et débile une ame forte, un cœur de fer, et une intelligence active qui le rendirent invincible. Enfin, surpris avec son héroïque frère par des espions qui les saisirent, on les conduisit vers Aly, qui, dans la place publique de Janina, leur fit briser les membres inférieurs sous les coups de marteaux.

Zongas, cité dans ce même chant, avait été protopallikare dans les bandes commandées par les braves Dimos et Antonis : il vit encore, au nombre des défenseurs actuels de la liberté grecque.

SKILLO-DIMOS.

Près de la jeune Irène, à l'ombre des sapins,
Dimos chasse en buvant l'importune tristesse.
« Remplis ma coupe, Irène, et verse-moi l'ivresse
» Qui délivre des noirs chagrins.
» Fais qu'en ce jus vermeil je puise l'allégresse,
» Jusqu'à l'heure où, fuyant l'aurore de retour.

» L'étoile de la nuit cède à l'astre du jour :
» Et, dès l'aube, escortant ta pudique jeunesse,
» Mes guides te rendront au seuil de ton séjour.
» — Appelle un échanson, dit la belle à ce brave :
» La fille d'un archonte est-elle ton esclave? »
Ils mêlaient un sourire à ce débat joyeux :
Deux voyageurs paraissent à leurs yeux,
Noirs de hâle, et la barbe épaisse et hérissée.
« Salut, brave Dimos! — Nobles hôtes, salut!
» Mon nom dans votre bouche étonne ma pensée.
» Ici qui vous envoie, et quel est votre but?
» — Nous venons te bénir et te parler d'un frère.
» — De mon cher frère! ô ciel! parlez, vous l'auriez vu?
» — Aux murs de Janina, prison de sa misère,
» Long-temps privé du jour et d'espoir dépourvu,
» Chargé des fers d'Aly que maudit sa colère..... »
Déjà n'écoutant plus l'inconnu qui poursuit,
Dimos, baigné de pleurs, se détourne et s'enfuit :
Mais tout-à-coup; « Dimos! méconnais-tu ton frère?
» Le fuis-tu, quand tu le revois? »
L'un vers l'autre aussitôt s'élancent à la fois,
Et leur cœur palpitant l'un sur l'autre se serre.
Mais Dimos pourra-t-il assez l'interroger?
« O frère! qu'un miracle enlève à l'esclavage,

» Assieds-toi ; conte-nous ce qu'a fait ton courage,
» Et comment, de tes fers, Dieu vint te dégager.
» — Favorisé d'une nuit sombre,
» J'ai su briser ma chaîne et rompre les barreaux
» De la tour, dont me cachait l'ombre,
» En glissant à ses pieds couverts d'épais roseaux.
» Des bords fangeux du lac évitant les abîmes,
» J'atteignis une barque, et, sillonnant les eaux,
» J'ai, loin de Janina, remonté sur les cimes
» Du Pinde, où mon vol d'aigle échappe aux vils réseaux.»

NOTICE.

Cette composition, artistement conduite, renferme un petit drame tout entier, dont l'exposition enjouée contraste merveilleusement avec le nœud attendrissant et le dénouement non moins pathétique. Et quel ordre naturel dans cet heureux plan ! et quelle économie de moyens et de paroles pour l'accomplir, en y réunissant tant de choses intéressantes et opposées ! L'aimable fierté d'Irène auprès du guerrier buvant, qui lui promet de la faire escorter par ses compagnons après la nuit, témoigne le respect des montagnards pour la pudeur des jeunes filles qui les accompagnent dans leurs incursions.

LE SONGE

DE

DIMOS.

Que de fois t'ai-je dit, et long-temps répété,
O Dimos! guerrier téméraire,
Abaisse ton turban d'aigrettes surmonté,
Voile de tes habits le faste militaire,
De peur que l'Albanais, de tes trésors tenté,
N'abatte d'un seul coup ton luxe et ta fierté!

Les ramiers dans les bois, les perdrix dans les plaines,
Pour avertir Dimos ont pris des voix humaines :
L'une sur lui fredonne en plaintives chansons :
« O Dimos! en tes traits quelle pâleur empreinte?
» Pourquoi tressailles-tu sous de mortels frissons?
» — Tu t'enquiers, jeune oiseau, du sujet de ma crainte :
» De retour d'un combat, au déclin du soleil,
» J'ai voulu du repos goûter encor les charmes ;
» Un songe, en mon profond sommeil,
» A troublé mes esprits de confuses alarmes.
» Ce rêve affreux m'a présenté,
» En triste présage à nos armes,
» Sous un astre sanglant, mon sabre ensanglanté. »

NOTICE.

Nouvel entretien d'un klephte avec les oiseaux qui l'interrogent. Ces formules souvent répétées dans les exordes, signalent le besoin que les hommes errans ont de communiquer leurs espérances, leur joie ou leurs tristes pressentimens aux seuls êtres animés qui charment leur solitude.

Ce Dimos, ici désigné, ne paraît pas être le même que celui qui figure dans le chant sur Antonis, ni dans le myriologue intitulé *le Tombeau du klephte*, ni celui que cite la cinquième complainte des Grecs Souliotes, et qui se nomme Dimos-Drakos.

LE TOMBEAU

DU

KLEPHTE.

Le jour ne régnait plus ; et du repas du soir
Dimos fait disposer la frugale ordonnance
« Chers enfans ! près de moi venez tous vous asseoir ;
» Lamprakis, mon neveu, toi, ma noble espérance,
» Revêts mes armes ; ta vaillance
» Est digne de les recevoir :
» Commande aux Grecs en mon absence.

» Vous, braves compagnons, prenez, prenez, hélas.
» Ce sabre qu'à regret abandonne mon bras;
» Et de rameaux coupés sous le plus vert ombrage,
» Formez un lit d'honneur où dorme mon courage.
» A l'apôtre du Christ mon ame veut s'ouvrir :
» J'ai besoin qu'en mon cœur descende sa parole.
» L'heure presse..... Il va donc mourir
» L'Hellène, vingt ans Klephte, et trente ans Armatole!
» Dressez à ma valeur un tombeau spacieux,
» Et que, resté debout, armant ma carabine,
» J'y garde d'un soldat le maintien glorieux;
» Qu'entr'ouvert aux rayons de l'aurore divine,
» On y laisse un passage à ses feux renaissans,
» Pour que la voix de l'hirondelle,
» Et que du rossignol les hymnes ravissans
» Me chantent, dans l'ombre éternelle,
» Le retour fleuri des printemps. »

NOTICE.

Les lecteurs admireront, comme moi, ce morceau recommandable, et tout ce qu'il contient de noble et de grave ; les derniers adieux d'un héros mourant à sa famille, sa piété chrétienne, et sa préoccupation d'un sépulcre, où sa fierté veut qu'on le place dans l'attitude de la guerre, et désire par une illusion qu'il aime à garder, que les rayons des beaux jours le puissent éclairer encore. La plus auguste mélancolie semble avoir dicté ce chant tout homérique.

Au lieu de ces deux vers qui terminent :

Me chantent dans l'ombre éternelle
Le retour fleuri des printemps.

j'aurais pu mettre ce seul vers aussi simplement que dans le grec :

Me chantent le beau mois de la saison nouvelle.

mais j'ai cru qu'en prolongeant un peu la portée de ce dernier trait, j'ajouterais à la profondeur du sentiment dont il pénètre l'âme.

KITZOS.

Par un fleuve arrêtée, ô mère de Kitzos!
Pâle, en pleurs, tour à tour furieuse ou plaintive,
Ton désespoir querelle et lapide ses flots.
« O fleuve! à ma douleur ouvre ton autre rive :
» Ah! resserre ou suspends ton cours ;
» Cède, fleuve cruel, une route au secours
» Qu'attend de mon cher fils la jeunesse captive. »

Un gué la favorise ; hélas ! mais, sur le bord,
Entouré d'Osmanlis, Kitzos marche à la mort.
De mille affreux soldats la ligne meurtrière
De près le devance et le suit :
Sa mère, sur leurs pas, se traîne la dernière
Vers le jeune martyr qu'aux bourreaux on conduit.
« Où sont, ô mon enfant, tes armes rayonnantes,
» Tes écussons d'argent ciselés par nos mains?
» — Quoi ! mon aveugle mère ! ainsi tu te lamentes,
» Dans tes sanglots honteux et vains,
» Sur le prix superflu de reliques brillantes !
» Quel étrange délire égare ta douleur !
» Déplore mes beaux jours, déplore ma valeur,
» Pleure, mais sur ma mort..... » Kitzos achève à peine
Que sa mère a coupé le lien qui l'enchaîne.
Kitzos, d'un trait de feu par sa vue animé,
Rompt l'obstacle ennemi qui le tient enfermé,
Ressaisit sa mère, l'entraîne,
Et, volant sur les monts, fuit libre et tout armé.

NOTICE.

L'interpellation de la mère de Kitzos au fleuve qu'elle injurie *en lui jetant des pierres,* parce que son cours la sépare de son fils qu'on traîne à la mort sur un rivage contraire, rappelle ce que j'ai remarqué dans mes considérations préliminaires. Ce mouvement s'accorde avec le tour ordinaire des odes classiques. Peut-on ménager avec plus d'art la surprise excitée par un dénouement inattendu que ne l'a fait l'auteur de cette chanson, en dépeignant la douleur passionnée d'une mère, la supercherie d'une vieille Grecque, et son adresse à feindre de ne pleurer que sur des plaques d'argent qui couvraient son fils, afin d'approcher de lui et de couper ses liens pour le délivrer. Cette petite pièce a distinctement un commencement, un milieu et une fin, dont les parties se correspondent à merveille.

On croit que Kitzos vécut aux environs du mont OEta, dans la Phocide. Un village des Klephtes, indiqué par le texte grec de ce chant, établit cette probabilité.

YOTIS MOURANT.

Aux douteuses clartés de l'aube matinale,
Je me lève, et r'ouvrant mon champêtre réduit,
Je rafraîchis d'une eau lustrale
Mes yeux encor chargés des pavots de la nuit.
J'entends des noirs sapins murmurer le feuillage;
Courbés sous l'aquilon, les hêtres ont frémi;

Les Grecs pleurent un chef blessé dans le carnage :
« Es-tu, noble Yotis, pour jamais endormi?
» Debout!... le bruit des airs t'annonce l'ennemi.
» — Hélas! que peut, hélas! ma langueur déplorable?
» O braves compagnons de mes derniers labeurs,
» Un plomb mortel se cache en ma plaie incurable.
» Soutenez ma faiblesse!... et d'un vin délectable
» Couronnez cette coupe, enivrez mes douleurs;
» Que je dise à l'écho, dans un chant lamentable :
» Oh! quand pourrai-je, assis au fond des bois épais,
» Sur nos monts, dans nos prés, pleins de fleurs odorantes,
» Loin des béliers luttans, voir les brebis errantes,
» Et respirer la joie et l'amour de la paix! »

NOTICE.

Une teinte de tristesse attendrissante colore cette simple élégie : on se sent ému d'entendre un jeune guerrier qui, long-temps fatigué des combats où ses amis l'appellent encore, et qui, blessé mortellement, exhale ses regrets vers la vie paisible et vers la lumière qu'il va quitter. Des traits si naturels arrivent promptement au cœur, et leur exquise finesse devient rare de jour en jour parmi nos muses, moins pénétrantes que faussement subtiles, et pointillantes d'esprit.

Notez qu'Yotis, lassé de tous les chocs, et n'aimant plus à se figurer que les douceurs de la paix, ne voudrait revoir les brebis que séparées des béliers mutins qui se combattent. Rien ne manque à cette tranquille image du repos qu'il déplore. Elle est dans le goût de Virgile.

GEORGE, PARRAIN.

C'est d'instans en instans, à coups tardifs et rares,
Que le fusil des Grecs envoie au Turc la mort :
L'aliment de leur feu manquant à leur effort,
De leurs foudres ils sont avares.
Reste de libres cœurs, Hellènes malheureux,
A quinze, ou vingt, peut-être, ils sont réduits entre eux!

George, leur vaillant guide, absent à l'heure même,
Dans un Temple chrétien transmet son nom sacré
A l'enfant qu'il adopte aux autels du baptême,
Dont l'eau sainte le voue à son culte épuré.
Second père d'un fils dont toujours l'autre père
L'aimera d'un cœur fraternel,
George veut s'assurer, par un nœud solennel,
L'abri d'une famille et vertueuse et chère,
L'espoir d'un appui mutuel.
Mais, ô trouble! ô clameurs!... c'est le bruit de la guerre;
Son signal menaçant dans les airs a tonné :
« A nous! George, arme-toi! laisse ton nouveau-né. »
Déjà, le fer en main, accourt le fier Hellène :
« Courage, amis! du bois défendez les accès...
» Vierge du ciel! soutiens notre audace guerrière,
» Et de Mitzobono la rage prisonnière,
» S'il est saisi vivant, expîra ses forfaits. »

NOTICE.

M. Fauriel n'a pas oublié de noter ce que cette aventure a de relatif aux agitations dans lesquelles les Klephtes passent leurs jours. Il explique très-bien la nécessité qu'ils éprouvent de se faire des amis par des alliances, et ce que la pieuse coutume du baptême a de sacré pour les parrains et pour leurs filleuls, qui deviennent leurs enfans adoptifs. Celui-ci n'a pas même le loisir d'accomplir la cérémonie à laquelle l'arrache le signal d'une attaque soudaine. On croit assister à leur genre de vie en lisant cette courte narration.

Un klephte, nommé George, fut le plus brave acolyte du vieux Dimos, et mourut du même supplice que son frère Antonis, torturé près de lui à Janina. On ignore si c'est le même que signale ce fait d'armes contre Mitzobono.

LIAKOS.

Entends de Liakos se débattre l'épouse.....
Des brigands albanais, la chargeant d'un lien,
Insultent sa beauté d'un chaste honneur jalouse :
« Préfère un mari turc à ton époux chrétien, »
Lui disaient-ils; mais elle : « Ah plutôt sur la terre
» Voir s'éteindre en mon sang mes jours infortunés,
» Que de sentir mon front ou mes yeux profanés
» Par votre baiser adultère! »

Mais, d'un côteau voisin, Liakos s'élançant
L'aperçoit; et courbé vers son Coursier qu'il presse,
Il lui dit, en le caressant :
« Aideras-tu ton maître à sauver ta maîtresse ?
» —Oui, » répond le Coursier, prompt émule du vent:
« Sa main mesurera ses dons à ma vitesse.
» Volons, volons, ô mon guide, en avant!... »
Il fond, en trait ailé, sur la troupe inhumaine,
Que le fer du héros abat en arrivant,
La foule aux pieds, reçoit la belle Liakène,
Et comme l'éclair l'enlevant,
En croupe avec orgueil dans le camp la ramène.

NOTICE.

Ceux dans le souvenir de qui sont présens les discours des chevaux d'Achille, ne trouveront pas bizarre la fiction de cette fable, et ne me blâmeront pas, en entendant parler le coursier de Liakos, d'avoir rapproché l'imagination des nouveaux Grecs de celle d'Homère. Ils se convaincront du rapport de leur génie avec le sien par l'artifice qui rehausse cette jolie aventure, très-succinctement contée. La Bible, au livre de Job, fournit l'exemple d'une hardiesse analogue.

Il est probable que le guerrier dont il s'agit dans cet incident, est le vaillant Liakos, qui livra la bataille où les Grecs furent vainqueurs de Véli-Guékas. Un chant, que j'ai omis, rappelle ce combat avec clarté, mais sous une forme insignifiante et peu nouvelle. On y retrouve appliqué à Liakos le même sens rendu par les mêmes mots d'un vers attribué à la fierté de Photos :

« *Le glaive est son Pacha, le mousquet son Visir.* »

LA NOCE

DU

FILS DE ZIDROS.

Zidros, vieux défenseur des monts thessaliens,
Consacrant de son fils la nuptiale flamme,
Convie au loin les chefs à fêter ses liens.
Lapas n'est point compté, lui, l'enfant de son ame!
Les pasteurs en tribut amènent leurs béliers
Parés, sous des rubans, de sonores colliers;

Lapas, qu'on oubliait, vient joindre à leurs offrandes
Un cerf apprivoisé, levant son bois hautain,
Et couronné sous l'or, les perles, les guirlandes,
De grelots frappant l'air de leur son argentin.
La foule émue, inattentive,
N'aperçoit pas ce tendre soin;
Mais, de Lapas mère adoptive,
L'épouse de Zidros a vu son fils de loin :
« Arrive, aimable enfant! arrive! »
Cria sa maternelle voix,
« Des tapis aux primats! un tapis au convive
» Qui revêtit un cerf d'un si brillant harnois! »

NOTICE.

On croit lire une églogue de Théocrite en parcourant cette chanson : on s'imagine être soi-même aux noces de ces belliqueux bergers, dont les usages dépeints avec autant de fraîcheur que de vivacité, se mêlent à une anecdote charmante et toute pastorale.

Zidros commandait ses Pallikares au canton d'Alassona et dans les alentours, en Thessalie. L'intrépidité de ce Klephte devint si terrible pour les gardes albanais, qu'il fallut souvent doubler leur solde pour les décider à le combattre.

NIKOS

AU

PONT DE PRAVI.

Sur les rameaux d'un pin, que le vent balançait,
Trois vigilans oiseaux, alignés dès l'aurore,
Contemplent les sommets que sa clarté colore :
L'un, regardant Pravi, se plaignait et disait,
Et se plaint et redit encore :
« L'assiégeant de Pravi lui-même est assiégé :

» Nikos, trois jours, trois nuits, dans les frimats plongé,
» Sans pain, n'a d'aliment que l'ardeur des batailles,
» S'abreuve de glaçons sous les feux ennemis;
» Et sous les coups pleuvans il soutient, sans murailles,
» Ses guerriers, peu nombreux, par lui seul affermis.»
Mais, à vaincre ou périr, enfin il les exhorte :
« Braves! en main le sabre! » a-t-il dit en marchant,
« Que la chaîne du pont cède à l'acier tranchant. »
Il court, et sa valeur plus forte
Précipitant sur son chemin
Les Turcs en vils troupeaux dispersés par sa main,
Tout fuit; et Pravi s'ouvre, et le héros l'emporte.

NOTICE.

Les trois oiseaux, significatifs des périls et des adversités, reparaissent encore ici :

« *L'un, regardant Pravi, se plaignait et disait,*
» *Et se plaint et redit encore :* »

Ces retours des mêmes expressions se rencontrent souvent dans les complaintes grecques. J'ai cru devoir conserver leur répétition en cet endroit, parce qu'elle tient à une formule particulière qui m'a paru gracieuse et nouvelle en notre langue, dont le génie propre et la souplesse, quoi qu'on en ait dit, se prêtent à toutes les imitations et à tous les emprunts, quand on sait la plier et quand on en cherche bien les ressources.

Le Thessalien Niko-Tzaras ne mérite pas moins de célébrité dans la mémoire que ses hardis prédécesseurs : il concourut partout aux entreprises formées pour la destruction d'Aly et pour l'affranchissement de la Grèce. Réduit, par l'épuisement de ses forces de terre et par l'abandon des Russes, à s'armer en pirate sur la mer Ionienne, il perdit la vie au mouillage de l'une des côtes de l'Epire. Un corps d'Albanais y rencontra ses gens qui s'approvisionnaient d'eau et de vivres ; sa valeur les dispersait déjà, lorsqu'un de ses propres pallikares, embusqué derrière un arbre, le tua d'un coup de fusil, par une cause de vengeance personnelle.

LE PAPAS EUTHYME.

Aux murs d'Eurypolis marche l'altier Visir,
De sa horde albanaise il poursuit nos Hellènes.
Euthyme, ô digne apôtre! il accourt te saisir;
Il soumit ta famille, et t'attend dans ses chaînes.
Où donc, vieillard lettré! dans quels lieux caches-tu
Ta science profonde et ta mâle vertu?...

Sur nos collines, dans nos plaines,
Tout s'attriste et pleure ton sort :
Ces sentiers qui vers nous guidaient ton saint transport,
Ces bois qu'ont traversés tes charités fréquentes,
Ils te pleurent, hélas!... Elles pleurent ta mort,
Les fontaines où, sur ce bord,
Aimaient à s'abreuver tes lèvres éloquentes!

NOTICE.

L'Archimandrite indiqué ci-dessus était trop connu des Épirotes pour qu'il fût besoin de le nommer dans le texte grec : j'ai inséré son nom pour nous dans la traduction. Oh ! c'eût été une favorable occasion que sa mort, pour un artiste subalterne, d'épuiser toutes les couleurs les plus noires de sa palette poétique ! mais quel exemple bien supérieur du goût exquis et juste imprimé aux Grecs par la nature, et de leur sobriété de paroles pour produire des effets profonds ! Euthyme périt cruellement supplicié par les ordres d'Aly Pacha : ceux-ci, rejetant loin de la mémoire l'image de ses tortures, ne présentent que celle des regrets attachés à ses vertus, et que les pleurs versés dans tous les lieux consacrés par son auguste passage. Ils ne montrent plus de lui que ce qui doit lui survivre dans leurs pensées, l'ame et le souvenir éternel.

Je pourrais appliquer une pareille réflexion à la plupart des héros célébrés dans ce recueil : presque tous ont fini leur carrière par des morts violentes. Leurs chantres n'en parlent pas : cette omission uniforme devient une utile leçon littéraire.

LE

MONT OLYMPE.

Deux monts, régnant ensemble au séjour du tonnerre,
Et l'Olympe et l'Ossa disputent de fierté.
« Ai-je en toi, dit Olympe, un égal sur la terre ?
» Le pied des Musulmans, dont se rit ma colère,
» A de ton front soumis foulé l'humilité.
» Ma vieillesse, indocile à leur race étrangère,
» Porte en son sein la liberté.

» Géant majestueux consacré par les âges,
» Mes flancs sont défendus par soixante torrens ;
» Mes quarante cîmes sauvages
» Les versent dans la plaine, à grand bruit murmurans,
» Sous les rochers de leurs rivages.
» Chacun a ses signaux, chacun a ses guerriers,
» Rivaux des libres éperviers,
» Et comme eux vainqueurs des orages.
» Un Aigle, roi des airs, s'est posé sur mon dos ;
» Dans sa serre il portait la tête d'un héros :
» Cette triste pâture alimentait sa joie.
» Hélas ! qu'avais-tu fait, reste pâle et sanglant,
» Pour être d'un oiseau le jouet et la proie ?
» — O toi, qui m'enlevas sous ton ongle insolent,
» Repais-toi du beau sang qui m'animait naguères *,
» Dévore ma jeunesse, Aigle, mange sa fleur,
» Mange ; et, nourri de ma valeur,
» Ma force agrandira tes ailes et tes serres.
» Enfant de Blakavas **, armé pour mon pays,
» Pourrais-je compter le grand nombre
» Des Beys que j'ai vaincus, et des vaillans Spaïs
» Sur qui du noir trépas ma main étendit l'ombre ?
» Mais le vol de la mort, plus rapide que toi,
» M'atteignit au combat, et t'attend après moi. »

* Le texte dit : « *Mange, oiseau, ma jeunesse, mange ma bravoure : ton aile en deviendra d'une aulne et ta serre d'un empan.* » Cet étrange passage n'était pas facile à faire ressortir en notre langue, par un tour poétique qui ne détruisît pas la beauté forte et naturelle qui le termine.

** Le texte dit : « *Je fus Armatole à Louros et à Xéroméros.* » J'ai substitué à ces mots la désignation d'enfant de *Blakavas*, afin d'intercaler dans ce chant le nom de l'un des pâtres Klephtes, le plus fameux dans l'Épire et dans l'Étolie.

NOTICE.

Cette ode, car on ne peut qualifier autrement une composition qui participe à la fois d'Homère et de Pindare, que peut-être son auteur ne connut jamais ; cette ode, dis-je, est comparable en hardiesse et en élévation à ce qu'on cite de meilleur en ce genre. On ne saurait lui reprocher judicieusement l'aspect sauvage et singulier de son sujet : car il est pris sur nature dans les montagnes où les oiseaux de proie se jouent avec les restes des mutilations humaines La fiction audacieuse des deux monts

qui débattent leur prééminence, et de leur langage figuré, déguise admirablement le fond terrible des choses. C'est là surtout qu'éclatent les effets de ces élans, de ces bonds désordonnés avec art, de la muse lyrique. Tantôt elle inspire le discours insultant de l'Olympe au Kissavos, (ou mont Ossa), tantôt elle apostrophe l'aigle qui déchire une tête coupée ; soudain, c'est cette même tête qui prend la parole ; et ses derniers mots plaintifs expriment les travaux et les dangers de la carrière belliqueuse des Klephtes et des Armatoles. Que de rapidité, de chaleur, d'énergie, et d'essor extraordinaire dans cette seule ode !

SOMMATION

AUX

KLEPHTES.

Au mois parfumé du printemps ,
Sur de minces feuillets de blancheur éclatans ,
Aly trace , en noirs caractères ,
Son ordre aux Grecs armés dans leurs bois solitaires.
« Vous tous , de l'Olympe habitans ,
» Descendez de sa cime , et quittez vos repaires :
» Venez baiser mes pieds en sujets repentans. »

Mais le Klephte indompté ne saurait s'y résoudre :
Il porte aux monts lointains et son sabre et sa foudre,
Vers ses frères indépendans.

NOTICE.

Ce peu de vers respirent une noblesse, une liberté agreste qui signale l'humeur fière et indisciplinée des Klephtes vagabonds. Les deux petites pièces qui suivent celle-ci, roulent sur des courses militaires, expéditions qui leur sont habituelles ; et le langage en est légèrement conforme à la raillerie qui accompagne leurs coups de main sur les terres de leurs ennemis.

ZACHARIAS.

De trois bourgs irrités m'accusent les familles :
Un prêtre, ami des Turcs, a maudit nos garçons ;
Sur toi, vieux renégat, nos méfaits sont vétilles.
J'ai pris de ton hymen deux fatals nourrissons,
Le sang de leur aîné, des autres deux rançons,
A ta bru sa ceinture, une fleur à tes filles :
Et ma main vengeresse enleva de chez toi
Tout pour mes braves, rien pour moi.

NOTICE.

Cette chanson animée d'une brusque et sanglante ironie de Zacharias contre un Proëstos du canton de

Saint-Pierre, ferait mal présumer du caractère personnel de ce Klephte : mais les traditions affirment qu'il n'était pas moins généreux envers ses concitoyens et charitable envers les pauvres, que redoutable aux Turcs, et qu'implacable pour les traîtres qui les secondaient dans leur tyrannie. Il périt à Janina par les ordres de l'impitoyable Aly.

NANNOS.

Nannos, sur le sommet d'un antique rocher,
Exerce aux belliqueuses veilles
Les Grecs que sa voix fait marcher.
D'un projet de capture égayant leurs oreilles :
« Jeunes amis ! ce jour appelle sur mes pas
» Non des Klephtes bergers, mais des Klephtes soldats.* »

* Le texte dit : « *Je ne veux point des Klephtes à moutons, mais des Klephtes à sabre.* »

» Qu'un trajet de trois jours une nuit le franchisse :
» Hâtons-nous ! de Sirrhine atteignons les foyers ;
» Et que son or vous enrichisse.
» Souriant, non sans peur, à ses hôtes guerriers :
» — Valeureux montagnards, salut ! nous dira-t-elle.
» D'un opulent éclat sa demeure étincelle.
» Je vous livre l'amas de ses trésors entiers :
» A vous ses biens, à moi la belle. »

NOTICE.

Cette chanson est la seule un peu érotique de ce recueil : monsieur Fauriel remarque que les montagnards ne goûtent point celles qui roulent sur des aventures d'amour et de galanterie. L'austérité de leurs mœurs s'en offense.

LES ADIEUX

DU

KLEPHTE.

Nage en léger esquif, lance-toi vers ce bord,
Et fais-toi de tes bras des rames salutaires ;
Fends de ton sein le fleuve, où me retient la mort.
Si la Vierge céleste et nos Saints tutélaires
Du rivage éloigné te permettent l'abord,
Lorsque de nos guerriers tu reverras la tente

Où si souvent nos mains préparant nos repas
Ont fait fumer la chair sanglante
Des agneaux enlevés au bercail des Agas ;
Si leur ame compatissante
Demande quel écueil put retenir mes pas,
Ne les accable point du bruit de mon trépas ;
Dis-leur que, triste époux d'une rive étrangère,
Je n'ai plus d'autre lit que celui des torrens,
Ni d'autres frères, d'autre mère,
Au bord de leurs flots murmurans,
Que les froids rochers, et la terre.

NOTICE.

Cette agréable élégie est pleine de sensibilité : il y a du charme dans les circonlocutions sous lesquelles un jeune homme expirant déguise la nouvelle de sa mort trop fatale pour ses amis.

L'AIGLE

DE

LOUROS.

Un Aigle aux ailes d'or, seul au vieux mont Louros,
Las de porter la guerre aux oiseaux de la plaine,
A dévaster son nid occupe son repos :
Son compagnon ailé qu'un vol subit amène :
« Aigle doré, salut ! — Salut, noble épervier !
» — Grand Aigle ! quel chagrin ombrage
» L'éclat de ton regard altier ?
» Et pourquoi sur ton nid portes-tu le ravage ?

» — Un songe, en triste augure, a troublé mon sommeil
» De nos fiers ennemis Bérat est le repaire :
» J'ai cru voir, en planant sur leur secret conseil,
» S'élancer vers Bysance un fatal émissaire.
» Son or et ses dons suborneurs
» Achètent du Sultan un édit sanguinaire
» Qui soumette au Pacha la troupe des veneurs. »

Ainsi votre art signale, ô chantres de l'Épire,
Deux héros montagnards, vos libres défenseurs,
Contraints à fuir l'asile où leur fierté respire
En farouches oiseaux poursuivis des chasseurs. *

* Ces quatre derniers vers, ajoutés au texte grec, m'ont servi à éclaircir le sens figuré de ce chant, dont le sujet reste vague et obscur pour les commentateurs.

NOTICE.

Je me serais abstenu de traduire ce fragment, si je n'avais voulu rassembler les moindres détails caractéristiques du genre d'invention des chantres montagnards de la Grèce. L'allégorique entretien de l'aigle et de l'épervier attristés, figurant deux illustres chefs de bandes, réduits à la fuite, n'était pas à dédaigner dans mes recherches de ce que ces poésies encore brutes offrent à notre examen analytique. Une particularité m'a frappé de surprise dans ce morceau, c'est l'analogie de son invention avec celle que j'ai employée dans le poëme de *la Mérovéïde* pour offrir, sous la figure de deux oiseaux sacrés, une allégorie des deux religions payenne et chrétienne.

Quelques strophes, citées à la fin de ce livre, convaincront le lecteur du rapport de ces fictions.

AVIS

DES

KLEPHTES DU VALTOS.

Mes frères, de leur mont sauvage
Tous les Klephtes ont pris l'essor :
L'Agrapha s'ouvre à leur passage,
Le Valtos les voit, brillans d'or.

Buvant à leur table enfumée,
Ils tracent un cartel hardi
Qui, dans Arta toute alarmée,
Porte insulte au poil du Cadi.

Privés de leurs droits, de leur titre,
Ils les réclament en soldats
Du turban, comme de la mître
De leurs despotiques prélats.

« Rendez-nous nos Armatoliques ;
« Ou vous nous verrez, en courroux,
» Brûler vos toits, vos basiliques,
» Et tous fondre en lions sur vous. »

NOTICE.

Cette espèce de ballade militaire est traduite en un même nombre de petits vers que les vers grecs dont le chant est mesuré pour la danse.

Les *armatoliques* sont les distriks ou capitaineries, dont les chefs de l'ancienne milice grecque ont acquis le commandement en vertu de traités avec les Turcs et sous conditions de tributs annuels.

C'est un usage des Klephtes d'envoyer une première sommation pour des demandes d'argent : elle reste toujours sans réponse de la part des Turcs, alors ils en adressent une seconde, en brûlant les quatre coins du papier sur lequel elle est écrite, pour signifier que si on ne les satisfait, ils mettront le feu aux quatre coins de la ville ou du village.

DÉPART DE STERGHYOS

ET DE SES

PALLIKARES.

Que la horde ottomane et les noirs janissaires
Assiégent nos sentiers fermés de toutes parts ;
Que la force du nombre, ou l'art des émissaires
Fasse tomber enfin nos agrestes remparts ;
Les hivers cesseront de blanchir nos montagnes
Du voile humide des frimats,

Quand les fils de l'Épire et leurs fières compagnes
Subiront le joug des Pachas.
Parmi les loups cruels plutôt fuir leurs entraves !
Plutôt vivre en lions errans !
La plaine et les cités sont des berceaux d'esclaves.
L'âpre sein des déserts est l'asile des braves.
Luttons avec les mœurs des monstres déchirans
Moins féroces pour nous que l'instinct des tyrans.

NOTICE.

On reconnaît dans ce morceau la même fierté de sentimens et la même peinture de mœurs que dans le chant vingtième. L'éditeur du recueil, d'où je les ai extraits, les désigne justement à l'admiration des bons juges.

INSCRIPTION

DU SABRE

DE KONTOGHIANNIS.

Celui dont la noble fierté
Brave les tyrans de la terre,
Qui respire la liberté,
Et s'illustre par l'équité,
Seul, mérite ce cimeterre.

NOTICE.

Le sabre de Kontoghiannis orné de cette belle inscription, est héréditaire dans sa famille, dont un des enfans le consacre encore aujourd'hui par les coups qu'il porte aux usurpateurs de la Grèce.

La plénitude du sens de cette épigraphe concise peut servir de modèle au bon style lapidaire; le texte en est

imprimé sur le frontispice de ce livre. L'examen des qualités variées qui brillent dans les divers élémens de cette collection confirmera notre avis sur le mérite qui la distingue.

Peut-être, les personnes accoutumées à ne se plaire qu'aux compositions sentimentalement diffuses, qu'aux stances ou aux couplets que terminent des traits de madrigaux ou que relèvent des saillies d'esprit, s'étonneront de nos suffrages en faveur d'inspirations simples et fortes que n'accompagne aucun enjolivement superflu : mais les littérateurs y apprécieront l'art de raconter en peu de mots, de marquer les localités en courant, de lancer des traits pénétrans que nulle fausse subtilité n'aiguise, de ne dire que ce qu'il faut pour toucher le cœur et pour réveiller de grands souvenirs. Les artistes ne liront pas ces chants sans profit pour eux-mêmes ; les sculpteurs y trouveront des figures toutes posées ; les peintres, des sujets nouveaux, des mouvemens vrais, des personnages offerts sous des costumes exacts, en des attitudes fières, s'ils étudient les beaux dessins de *la Famille de Tzavellas*, de *la déroute de Mouktar-Véli*, du *Tombeau de Dimos*, du *Vaisseau de Zathas*, des *noces de Zidros*, d'*Iotis mourant*, de *la Mère de Kitzos*, et plusieurs autres non moins dignes d'une attention curieuse. Enfin les auteurs lyriques ou dramatiques y trouveront aussi d'heureux modèles de concision, de verve et de sublime, et des indications de mœurs positives qui n'atténuent point la grandeur idéale des choses. Le naturel de ces chants semble nous rappeler sur les linéamens primitifs de l'art à des leçons trop oubliées aujourd'hui, et dont ils fournissent d'utiles exemples.

DIALOGUE

DE

L'AIGLE ET DU RAMIER.

****

NOTICE.

Je ne saurais mieux témoigner la sincérité de mes opinions sur la valeur des fictions créées par les agrestes Hellènes, qu'en me félicitant ici d'avoir pu me rencontrer avec eux dans le mode que leur imagination originale s'est formé. Un de leurs fragmens nous présente sous la figure d'un aigle et d'un épervier les destins des Armatoles et des Klephtes poursuivis : de même, sous les traits d'un aigle et d'un ramier, j'avais représenté le génie du paganisme romain et celui du clergé catholique. J'ai annoncé dans une note que je reproduirais ce morceau en parallèle avec le morceau grec qui me l'a rappelé; et le

lecteur y reconnaîtra que l'art naturel, dans celui-ci, partit du même point où l'art étudié peut de temps en temps nous ramener par un bon instinct. Il est vrai que les choses m'ont toujours plus instruit et mieux inspiré que les livres : car, enclin à une pareille indépendance que celle des rapsodes campagnards et presque isolés, tandis que ma personne vécut habituellement dans le monde, mon âme se sentit souvent solitaire au milieu des hommes. C'est dans sa méditation intérieure qu'ont germé parfois mes fictions les moins vulgaires, les moins imitées, et les plus heureusement neuves, parce que les réminiscences ne me poursuivent pas et que les grandes généralités me frappent.

DIALOGUE

DE

L'AIGLE ET DU RAMIER.

Il est deux oiseaux, dont l'histoire
Consacra le sublime élan :
L'Aigle à qui Rome dut sa gloire
Et le Pigeon du Vatican :

L'un, espoir des Latins crédules,
Sous ses foudres les aguerrit;
L'autre fait éclater l'esprit
Du doux Évangile et des bulles.

Ayant guidé les fiers Césars
Aux deux limites de la terre,
L'Aigle, qui, sous leurs étendards,
Voyait s'éteindre son tonnerre,
Accusant l'oubli dangereux
De son ambitieux augure,
Du Saint-Esprit, avec injure,
Grondait le Ramier doucereux.

« Naguères, des rives du Tibre
» Jusqu'aux sources qui versent l'or,
» Je fis régner un peuple libre
» Sous mon victorieux essor.
» Partout sur l'Afrique et l'Asie
» Mon aile fondait à sa voix,
» Et la dépouille de cent rois
» Par mes ongles était saisie.

» Terrible oiseau de Jupiter ,
» Toujours triomphant dans l'orage ,
» J'entraînais Mars comme l'éclair ,
» Et mon vol guidait son courage.
» A ceux qui portaient mes signaux
» Mes promesses étaient sincères ;
» Et les barbares dans mes serres
» Tombaient ainsi que des agneaux.

» Oiseau d'une obscure naissance ,
» Retourne au nid de Bethléem ;
» Et , laissant Rome en ma puissance ,
» Va gémir dans Jérusalem :
» L'écho de ta douce parole
» Réside au Mont des Oliviers :
» Fuis donc les orageux lauriers
» Des collines du Capitole.

» — En vérité , je vous le dis ,
» Lui répond le Pigeon mystique ,
» Je crois mon divin Paradis
» Plus haut que votre Olympe antique.

» Votre vol, plus prompt que le mien,
» S'écarta du but de sa gloire ;
» Moi, lentement à la victoire
» Je guide l'empire chrétien.

» Cesse tes mépris, Aigle altière !
» Ma patiente humilité
» Sait mieux prolonger sa carrière
» Que ton impétuosité.
» Déjà roi de tes sept collines,
» Je m'y bâtis un colombier ;
» Et mon Apôtre est l'héritier
» Du temple orné de tes rapines.

» Ce nouveau palais de Sion,
» Édifié sous mes auspices
» A sa haute prétention
» Promet dix âges plus propices.
» L'aurore et le couchant conquis
» Croiseront sous moi leurs bannières,
» Et vaincront, sur mille frontières,
» Plus d'hommes que tu n'en vainquis.

» Du mont Saturnien tu tombes ;
» Devant les Goths toi-même as fui.
» Je n'ai que la voix des colombes,
» Mais l'Esprit-Saint est mon appui.
» Crains qu'avec toi je ne divorce,
» Aigle vaine et prête à périr !
» Sache que, pour tout acquérir,
» La douceur vaut mieux que la force.

» — Et tes bûchers !..... » dit par trois fois
L'Aigle qu'agite sa colère ;
Mais l'humble ramier sous la croix
Se niche à l'abri de sa serre :
Ainsi maints dévots mielleux
Courent au refuge du temple,
En rabattant, à son exemple,
Leur premier vol trop orgueilleux.

MAVROGÈNE,

ANCIENNE BALLADE GRECQUE.

Entouré de nobles convives
Au banquet de son roi Mavrogène est assis :
Le vin, inspirateur des bons mots et des ris,
Rend leurs lèvres gaîment naïves.
Chaque héros vante à son tour,
L'un, les attraits du beau Néère,
L'autre, la vertu de sa mère,
L'autre les Hébés de la cour.

« Nulle beauté, dit Mavrogène,
» N'éclipsera jamais Cymodore ma sœur !
» L'or ni les diamans ne toucheraient son cœur
» Que sa loi virginale enchaîne.
» — Eh ! si je l'aimais ? dit le roi.
» — Que ma tête, offerte en otage,
» Si l'amour sans hymen l'engage,
» Tombe sous le fer devant toi.

» — Reste captif jusqu'à l'aurore, »
Dit le prince, en ouvrant son trésor précieux :
Son choix en fait sortir mille dons radieux
Dont il veut charmer Cymodore.
« Esclave ! pars ; que dix coursiers,
» Couverts du plus riche atelage,
» Ouvrent à mon brillant hommage
» La barrière de ses foyers.

» Que ton respect en sa présence,
» Avant que son œil noir éblouisse le tien,
» L'honore en s'inclinant par un humble maintien
» Qui rassure son innocence.

» Dis-lui, messager diligent,
» O belle ! astre pur de la terre !
» Ta taille arrondie et légère
» S'élève en colonne d'argent.

» O fleur, qui par l'amour éclose,
» Porterait de doux fruits comme un frais oranger !
» O toi, que de parfums le printemps vint charger
» Comme l'anémone et la rose !
» Peut-être ces mots caressans
» Séduiront sa fierté rebelle :
» Lève alors tes regards sur elle,
» Et lis au trouble de ses sens. »

L'esclave hâte son message :
Cymodore aux yeux noirs entend déjà sa voix.
« Ah ! dit-elle, en riant de ces pompeux envois,
» Mon frère éprouve mon courage. »
Mais, l'adroit confident l'instruit
Du vœu pressant d'un roi qui l'aime.
Que répondre au maître suprême ?
« Salut ! Je l'attends cette nuit. »

Sa nourrice, encore au jeune âge,
La voit à ses genoux prosterner sa douleur.
« Si mes jours te sont chers, sauve le chaste honneur
» De qui t'allégea l'esclavage !
» Que d'habits un échange heureux
» Me cache au prince, ou que je meure ;
» Et muette dans ma demeure
» Subis son caprice amoureux. »

Sous les voiles de l'ombre épaisse
Le roi se glisse, atteint les appas adorés
De la nymphe aux yeux noirs, aux longs cheveux dorés,
Et se plonge en sa folle ivresse.
Mais, au crépuscule nouveau,
Fuyant le lit de sa maîtresse,
Il lui coupe une blonde tresse
Et le doigt que ceint un anneau.

Des courtisans de sa puissance
Le despote orgueilleux rassemble le concours.
« Salut à vos hymens ! Salut à vos amours !
Dit son ironique insolence :.

» Mavrogène, ta chaste sœur
» Méprise les dons, la richesse ;
» Seul, j'en ai vaincu la sagesse
» Par des baisers pleins de douceur. »

Pâle de son ignominie,
« Prouve son déshonneur ! s'écria l'offensé.
» — Vois-tu ce lien d'or à ses cheveux tressé,
» Cette bague à son doigt unie ? »
Glacé par ce triple témoin,
Il chancelle et perd la parole :
Mais le bruit, qui circule et vole,
Va frapper Cymodore au loin.

En vierge aux autels présentée,
Elle enlace de fleurs son charmant appareil :
Son noble et doux visage a l'éclat du soleil,
Son sein, de la lune argentée :
Plus noir que l'aile du corbeau,
Brille en arc son sourcil d'ébène ;
Et l'art n'ajoute qu'avec peine
Aux grâces d'un objet si beau.

Plus agile que l'hirondelle,
Elle court : « Peuple, grands, n'arrêtez point mes pas,
» Mon frère est dans les fers menacé du trépas :
» Quel est son crime ? leur dit-elle.
» — De ton infaillible pudeur
» Sa tête en gage s'est donnée ;
» Et du roi, qui t'a profanée,
» T'accuse la fatale ardeur.

» — Quel garant signale ma perte ?
» — Il montre à tous les yeux ton doigt encor sanglant,
» Ton doigt que trahit l'or de ton anneau brillant,
» Ta boucle d'un fil d'or couverte.
» — Sur des témoignages si vains,
» Quoi ? votre justice s'arrête !
» Quelle tresse manque à ma tête ?
» Quels doigts sont absens de mes mains ?

» Ma nourrice fut la victime
» Des transports de ce roi trop indigne de vous.
» Ce roi, de mon esclave aveugle et lâche époux,
» Est mon esclave après son crime.

» La loi le veut. Tombe, tyran!
» Loin du trône, fuis aux cavernes :
» Va puiser l'eau dans les citernes,
» Et vivre en bûcheron errant. »

Dans la foule qui l'environne
Le feu de son courroux a soudain éclaté.
Sous le dais du tyran le peuple révolté
Arrache au monstre sa couronne.
Tous, vengeant leur commun affront,
Proclament reine Cymodore :
Et l'auguste vertu s'honore
D'un diadème ornant son front.

NOTICE.

Cette romance historique est la plus ancienne de celles qu'on chante dans Arta, capitale de la Basse-Epire. On la croit faite au quatorzième siècle, et traditionnellement conservée depuis l'époque des royaumes de Chypre et de

Sicile. Le roi dont elle raconte l'aventure se nommait Charles, prince de la famille d'Anjou, et connu par les fragmens de la relation de Cyriaque d'Ancône. La loi du code qu'invoque l'héroïne de la chanson, loi par laquelle les hommes libres, en épousant une esclave, tombaient en servitude, marque ce récit du sceau du moyen âge. Cette chanson était inédite en France : le texte, accompagné d'une traduction allemande, n'en fut imprimé qu'à Leipsick, l'an 1803, par Bartholdi. Je l'ai reçu de l'helléniste à qui nous devons l'*histoire de la régénération de la Grèce*, ouvrage où M. Pouqueville a rassemblé, coordonné des matériaux inépuisables, des masses de faits précieux, la succession des événemens qui ont produit la guerre actuelle, et tous les portraits des oppresseurs et des libérateurs de la terre classique, personnages qu'il a connus durant son consulat, et qu'il a le premier fait connaître aux chroniqueurs et aux poëtes de l'Europe.

GHAZEL,

OU

CHANSON ORIENTALE

DU POETE HAFEZ.

****

NOTICE.

J'ai fait remarquer dans mon préambule que le génie des peuples, leurs mœurs et leurs situations imprimaient un caractère particulier à leurs poésies: pour le mieux prouver, opposons en exemple aux chants des soldats et des matelots grecs le contraste d'une chanson asiatique inspirée par la mollesse des sérails d'Ispahan. Les plus fiers sentimens ont dicté les vers des Klephtes; de-là

leur énergie : les plus délicieuses sensations s'expriment avec suavité sur la lyre efféminée du Persan Hafez; de-là ses grâces. On ne rend bien que ce qu'on a bien senti.

GHAZEL,

OU

CHANSON ORIENTALE

DU POETE HAFEZ.

Printemps et rose parfumée ,
Sans le léger zéphir , sans le tendre souris
D'une compagne bien aimée ,
Perdent leur prix.

Ruisseau, les bords où tu te joues,
Les enclos ombragés, et les bosquets fleuris,
Sans belles aux vermeilles joues,
Perdent leur prix.

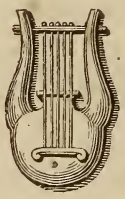
L'incarnat des lèvres charmantes,
Sans l'amour, sans le miel des doux baisers surpris,
Et sans voluptés soupirantes,
Perd tout son prix.

Le cours de l'onde qui serpente,
Les bois se balançant en mobiles abris,
Sans le rossignol qui les chante,
Perdent leur prix.

Les jardins, les fleurs, le vin même,
Ces biens délicieux dont nos sens sont épris,
Dans l'absence de ce qu'on aime
Perdent leur prix.

Auprès de la beauté nubile
Qu'anime la fraîcheur d'un brillant coloris,
L'art du pinceau le plus habile
Perd tout son prix.

La vie à l'or est comparable ;
Si je ne la dépense au gré des jeux, des ris,
Sa trame, frêle et peu durable,
N'a plus de prix.



NOTICE.

L'esprit de ce texte asiatique sort de l'édition du voyage en Arménie et en Perse de M. *Amédée-Joubert*, secrétaire interprète du roi, et professeur de langues orientales. Ce voyageur, qu'avaient vu Constantinople et le Caire dans ses missions politiques, a passé comme une flèche dans l'Asie ; il en a rapporté l'image des mœurs libres des Kourdes nomades et guerriers, celle des voluptueuses cours de Téhéran, l'honneur des beaux actes de son courage personnel et une ravissante chanson anacréontique : car le nom d'Anacréon se mêle à tout ce qui est gracieux. C'est un avis aux vieillards jaloux de se faire long-temps aimer. Peut-être vieillirai-je ; alors, il me sera doux de penser que si le chant du poëte persan que je cite put avoir des échos en France, quelques-unes de nos poésies nationales pourront être répétées jusques dans les cours persanes.

Mais ce qui me flatterait le plus, serait le souvenir d'avoir contribué à la consécration des martyrs d'une juste et noble cause et aux consolations des compatriotes de ces Grecs qui, tels que le hardi Canaris, se jurent de brûler des flottes incendiaires, et accomplissent la vengeance de Chio et de Psara, au risque de leur vie. J'ai respecté scrupuleusement l'esprit des chants hellènes, et ne me suis permis d'y entremêler que les liens nécessaires aux transitions que leur brusque vivacité rendrait inintelligibles dans nos vers. Dès que paraîtra le second volume de M. Fauriel, et que j'aurai la communication des autres monumens qu'on recueille, je continuerai d'en choisir les

morceaux les plus saillans, et mon zèle mettra le même soin à les traduire, si je le puis, sans les trahir. Heureux si ma faible plume accélère et seconde l'essor du génie de la liberté grecque. Je lui souhaite pour seuls appuis Dieu, la vertu, des armes, des vaisseaux, les premiers fonds d'une industrie active et l'enthousiasme des arts, n'invoquant pour elle, d'un ton chevaleresque, aucune croisade auxiliaire des autres puissances, qui feindraient de la protéger pour se disputer l'héritage reconquis par son héroïsme : car l'expérience détruit nos illusions et nous aide à prévoir : la mienne m'apprit à douter qu'il y ait encore une haute Politique dont la générosité sente l'avantage de défendre les droits humains et les opprimés, pour eux-mêmes. Une telle Politique ferait penser à tous les princes, à toutes les cours, que la Grèce, érigée en état indépendant et conforme aux autres états européens, leur offrirait une alliance guerrière, navale et commerciale, plus profitable, plus en accord avec leurs religions, leurs loix et leurs intérêts, que celle du barbare et hérétique empire Ottoman.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES.

pages.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CHANTS POPULAIRES DE L'ÉPIRE ET DE LA MORÉE. 3

Chants héroïques

DES

Grecs de Souli.

***

La famille de Tzavellas, 17
Combat de Moscho, 21
Défaite d'Aly de Tébélen, 25
Déroute de Mouktar-Véli, 29
Sacrifice des martyrs Souliotes, 33

L'exil de Photos, 37
La prise de Souli, 41
La mort de la magnanime Despo, 45
Hymne funèbre sur Parga, 51

Chants héroïques

DES

Soldats et des Matelots Grecs.

***

La mort de Christos-Milionis, 57
Boukovallas, 61
Jean-Stathas, 65
Ghiphtakis, 69
Andrikos, ou Androutzos, 73
Kaliadoukas, 77
Diplas, 81
Mort de Véli-Guékas, 85
Skillo-Dimos, 89
Le songe de Dimos, 93
Le tombeau du Klephte, 97
Kitzos, 101
Yotis mourant, 105

George, parrain, 109
Liakos, 113
La noce du fils de Zidros, 117
Nikos, au pont de Pravi, 121
Le papas Euthime, 125
Le mont Olympe, 129
Sommation aux Klephtes, 133
Zacharias, 137
Nannos, 139
Les adieux du Klephte, 143
L'aigle de Louros, 147
Avis des Klephtes du Valtos, 151
Départ de Sterghios, 155
Inscription d'un sabre, 159

***

Dialogue de l'aigle et du ramier, 161
Mavrogène, ancienne ballade grecque, 167
Ghazel, ou chanson orientale, 175

SUITE

DES CHANTS

HÉROIQUES

ET POPULAIRES

DES SOLDATS ET MATELOTS GRECS.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

SUITE

DES CHANTS HÉROIQUES

ET POPULAIRES

DES SOLDATS ET MATELOTS GRECS;

Traduits en vers français

Par M. Népomucène L. Lemercier,

DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Ο νόμος νά 'ναι πρῶτος καὶ μόνος ὁδηγος.

(*Chant de* RHIGAS.)

PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 30.

AUDIN, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1825.

L'effroi de la captivité
Nous doit-il condamner à cet exil sauvage?
Une heure seulement d'un jour de liberté
Vaut mieux que de longs ans traînés dans l'esclavage.
Que sert de vivre à la fierté
Qu'à chaque instant menace ou la mort ou l'outrage.

Sois Bey, Prince, ou Visir puissant,
Ta vie injustement n'en est pas moins tranchée :
Le despote en est maître. Un soin obéissant
A lui complaire en vain tient ton âme attachée :
Son ardente soif de ton sang
Ne s'apaisera pas qu'il ne l'ait étanchée.

Mêmes victimes du pouvoir,
Musulmans et chrétiens, de tout rang, de tout âge,
L'ont servi le matin, et sont tombés le soir.
Compte tous les grands noms des martyrs de sa rage!
Leur sort terrible est un miroir
Où d'exemples frappans s'offre à tes yeux l'image.

Rallions-nous! et sous la croix
Par de communs sermens consacrons notre zèle.
Soumettons nos vertus au seul pouvoir des Lois :
Non moins que les tyrans l'anarchie est cruelle.
Elle change en monstres des bois
Les hommes ennemis de la paix fraternelle.

SERMENT.

O roi du monde ! auteur des justes lois,
Nous te jurons de ne point les enfreindre.
De nos tyrans affranchis par ta voix,
Nos cœurs unis te jurent à la fois
De ne jamais les servir, ni les craindre.
Je combattrai, je mourrai pour nos droits :
Et si, dans la guerre allumée,
Je trahis mon chef ou nos rangs,
Grand Dieu ! que ta vengeance armée
Me brûle en ses feux dévorans,
Et que je m'exhale en fumée.

D'un même élan, d'un même cœur,
De l'aurore au couchant, des mers hyperborées,
L'Hellade, ouvrant ses bras, appelle votre ardeur.
Par-delà le Danube, ô races illustrées,
Monte le cri de sa douleur
Qui vous réclame, ô Grecs ! de toutes les contrées.

L'éclat des glands d'or étranger
Pare moins un guerrier qu'une palme civique.
Vous, dans l'art des combats instruits par le danger,
Refusez votre épée au despotisme inique :
Accourez ! osez la plonger
Dans le sang corrompu de l'hydre asiatique.

De Souli, vous, lions fameux,
Sortez des rocs déserts où votre orgueil soupire !
Ours du Pinde ! éperviers de l'Agrapha brumeux !
Grands aigles de l'Olympe ! et vautours de l'Épire !
Que sous vos ongles belliqueux
Succombe déchiré le tigre qui déchire !

Dauphins crétois, fendez les eaux.
Vous, alcyons d'Hydra, de Samos menacée,
Des îles de nos mers aquatiques oiseaux,
Tous, volez vers Psara, dont la force est pressée
Par d'incendiaires vaisseaux,
Et dirigez sur eux notre foudre lancée.

Que la mer, la terre et les cieux
Secondent l'héroïsme et la Grèce captive !
Qui ne craint rien peut tout. Ce Turc impérieux,
Du lièvre palpitant la race est moins craintive.
Extirpez son sceptre odieux ;
Et soudain fuit le Crime, et la Justice arrive.

NOTICE.

L'hymne de Rhigas est un de ceux que l'enthousiasme patriotique des guerriers qui l'ont répété dans la Grèce a rendu fameux dans l'Europe : il est devenu le chant militaire des Hellènes, armés aujourd'hui pour leur liberté. M. Pouqueville en avait inséré le texte dans ses ouvrages, texte connu depuis plusieurs années dans la France. On y reconnaît en quelques passages l'empreinte des idées que la philosophie moderne a propagées; mais les plus beaux mouvemens qui le caractérisent se font discerner par leur rapport avec les anciennes formes de l'imagination des Grecs montagnards. Ces morceaux me paraissent les plus précieux à conserver en leçons de l'art, dont ils sont les types, les élémens primitifs, à cause de leur originalité poétique : je les ai extraits soigneusement de la totalité de l'ouvrage, qui renferme des maximes et des invocations plus communément en usage dans nos odes, et qu'on sent avoir été déjà fournies à l'auteur, par l'étude des poëtes de nos villes et par l'éducation académique. Les grands et beaux traits que j'ai dégagés des amplifications qui les ralentissent, sont ceux-là mêmes qui ont fait la célébrité de cet hymne, auquel le ton uniformément sentencieux du reste, n'ajoute aucun éclat. Ce chant de Rhigas, qu'on peut nommer *le chant du ralliement*, contraste magnifiquement, dès son exposition, avec les accens fiers de ce *chant du départ de Sterghios*, que nous avons traduit : celui-ci invite ses Pallikares à quitter les plaines et les cités qu'habite la servitude, et à se réfugier aux cavernes des bêtes sauvages, moins cruelles que leurs tyrans; celui-là, au contraire, exhorte les Grecs à se rallier du fond des déserts contre les oppresseurs, et à les chasser comme des loups et des tigres.

Rhigas, digne élève des Muses grecques, fut l'ardent mo-

teur des conspirations formées pour l'affranchissement de sa patrie ; les supplices ni la mort ne lui arrachèrent le secret et les noms des généreux conjurés que lui associa le courage.

LA MORT

DE

DIAKOS.

Quel noir essaim fond dans la plaine
En troupe de corbeaux unis?
Serait-ce Kalyvas, ou toi, Lévtojannis?
Non, de vingt mille Turcs c'est la horde inhumaine,
Que, pareille à l'orage, entraîne
La fureur d'Omer-Vrionis.

Diakos les découvre, et son grand cœur s'attriste.
« Rassemblez nos guerriers des forts les plus lointains :
« Qu'au pont d'Alamana leur courage résiste :
« Prodiguez le salpêtre et le plomb à leurs mains. »
Il parle ; et vers l'abri qu'il désigne à ses frères,
Courent chefs et soldats, au péril déjà prêts,
Ceints de leurs légers cimeterres,
Chargés de leurs pesans mousquets.
« Courage ! (et dans leurs rangs c'est Diakos qui crie)
« En Hellènes, en Grecs, défendez la patrie ! »
Mais la peur les disperse en d'épaisses forêts.
Lui seul et dix-huit chefs combattent dix-huit mille.
Déjà son fusil tombe en éclats fracassé ;
Et lui, non moins fougueux qu'agile,
Déjà, le sabre en main, dans le feu s'est lancé.
De Musulmans par lui quel nombre est terrassé !
Mais son sabre se brise ; et sa valeur guerrière,
Vivante, se sent prisonnière.
De mille hommes suivi, de mille devancé,
Tous comprimaient l'effort de sa constance altière.
« Sois Turc, lui dit Omer, pour ébranler sa foi :
« Abandonne l'autel de ta Vierge attaquée.
« Du croissant préfère la loi
« A celle qui d'un brave est en vain invoquée. »
« — Turcs impurs ! puissiez-vous périr !
« Anathème sur vous et sur votre mosquée !
« Né Grec, je vécus Grec, et Grec je veux mourir.

« Mais prenez de mon or l'abondance amassée;
« Et que je vive jusqu'au jour
« Où du fier Athanase, et du noble Odyssée
« Me doit consoler le retour. »

« — Et moi, dit à ces mots Kalil-Bey qui soupire,
« Je triple tous ses dons pour que ce Klephte expire.
« S'il prolongeait les coups qu'il porta tour à tour,
« Diakos des Osmans ferait crouler l'empire.

Ce discours est l'arrêt qui le livre au martyre.
Mais sur le pal sanglant où son corps est dressé,
Terrible à ses bourreaux, lui, peut encor sourire,
Et sa voix leur prédit le croissant renversé.
« Oui, pour anéantir le sceptre de Bysance,
« Et de l'humanité soutenir le combat,
« Viens, arrive, Odyssée! ô Nikitas, avance!
« La Grèce par ma mort n'a perdu qu'un soldat. »

NOTICE.

Le même caractère historique qui distingue les chants de la première moitié de ce recueil éclate dans les premières pièces de la seconde partie que nous publions. Elles sont composées et exécutées d'après un système pareil à celui que nous avons analysé préliminairement, et dans chacune des notices qui accompagnent chaque morceau. Les chants suivans, qui ne roulent que sur des aventures pastorales et privées, ou sur des allégories morales, fourniront matière à des remarques nouvelles sur les différences et sur les analogies des méthodes que les poëtes grecs modernes ont employées.

Il serait superflu de relever dans l'esprit du lecteur l'idée qu'il aura conçue des beautés poétiques de ce chant militaire sur la mort de Diakos : sa clarté, sa précision, son ordonnance rapidement narrative et dialoguée, ne l'auront pas moins vivement frappé que l'importance et le pathétique de l'action racontée. J'ai continué de mettre un soin exact à conformer ma traduction au texte, et n'ai pas même osé supprimer des noms personnels qui gênaient un peu l'élégance et troublaient l'euphonie des vers. La gloire et la mort ont rendu ces noms sacrés. Tout ce que j'ai pu me permettre, c'est de contracter celui de *Léventoïannis*, afin d'alléger l'hémistiche qui l'unit à celui de *Kalyvas*. Il en est de même des désignations de lieu; j'aurais désiré citer le pont du Sperchius, fleuve connu par les poésies anciennes; mais j'ai dû inscrire le pont d'*Alamana*, dans la crainte de rien dénaturer, pour ne pas changer les couleurs propres à ce sujet récent, et pour faire céder l'ornement à la vérité.

Diakos, Livadien, partagea le commandement des Armatoles avec le fameux Odyssée, alors capitaine dans les troupes d'Aly-Pacha : il resta seul chargé de l'autorité militaire en

Livadie. Ce fut Diakos qui, le premier, combattit et périt pour la liberté des Hellènes, dont il suscita le soulèvement général contre les iniquités des pachas et du divan. La fin de ce courageux martyr est supérieurement peinte dans cet hymne funèbre.

LA MORT

DE

GEORGE ET DE PHARMAKIS.

Le printemps s'est montré sous un triste appareil :
L'été qui le suivit fut orageux encore :
Automne plus fatal ! tu fais voir à l'aurore
Et George et Pharmakis troublés dans leur Conseil.

« O George ! Allons ensemble aux champs de Moscovie
« — Non, immolons, ami, la prudence à l'honneur.

« Nos Klephtes railleraient ce soin de notre vie,
« Si nous quittions l'enceinte où s'arme leur valeur.
« Peut-être que du Czar la troupe auxiliaire... »
Il disait : de Sékos partent mille clameurs.
Quel ramas de guerriers en nue incendiaire
Vole, et noircit des monts les arides hauteurs !
Est-ce un heureux secours que le ciel nous envoie ?
Sont-ce des étendards amis ?
Non, l'aspect des drapeaux que l'air au loin dépolie
D'aucun secours heureux ne nous promet la joie :
Ce sont les Turcs ; ce sont quinze mille ennemis.

Les rangs de leurs canons cernent la basilique,
Et partout de Sékos ils dominent le fort.
Les uns battent ses flancs, les autres son portique ;
D'autres encor son faîte antique.
A deux mille Ottomans ses murs donnent la mort :
Leur foule aux champs voisins recule épouvantée,
Et de Kombolaki l'approche ensanglantée
De leurs flots repoussés voit expirer l'effort.

Mais les yeux d'un pacha surveillaient la tempête :
Il cria d'une forte voix :
« Ahmêt ! ô Mahomet ! vous, soldats du prophète,
« Au monastère impur fondez tous à la fois. »
Beys, janissaires, tout s'apprête
A rentrer dans Sékos qui frémit de ses lois.

Pharmakis attristé profondément soupire :
« Pallikares ! dit-il, les rappelant encor ;
« Vaillans hommes, ô vous qu'un pur honneur inspire !
« Que devient votre zèle ?... Epuisez mon trésor ;
« Prenez l'or de mes glands, prenez mes tissus d'or ;
« Et qu'en chassant les Turcs, je sois pour vous conduire
« Plus léger devant vous, plus prompt à les détruire.
« Tous, brisez vos fourreaux : suivez mon noble essor. »
Mais un des chefs, d'une voix sombre,
Dit ces mots que précède un sinistre coup d'œil :
« Nos sabres sont glacés, nos fusils sont en deuil.
« Sur ce morne horizon voyez des rangs sans nombre :
« Les sommêts sont noirs de leur ombre. »
Le discours du Kersale à peine est achevé,
Que Pharmakis, vivant, par les Turcs enlevé,
« O George ! où donc es-tu ? viens ! accours ! on m'entraîne...
« A mon aide, ô mon frère ! ô vaillant capitaine !... »
Il jette des cris superflus ;
George ne paraît point : ce héros n'était plus.

Une, deux fois, cinq fois, guerrier, par mon présage
J'ai voulu de Sékos éloigner ton courage.
« — Eh ! quel cœur soupçonnait, avant de tels revers,
« Que des consuls chrétiens la cupide industrie,
« Soumise à nos tyrans, vendrait notre patrie ?...
« O vous qui planez dans les airs,

« Allez, oiseaux, allez dans la France aguerrie,
« Dire leurs trahisons, raconter notre sort :
« Allez à ma veuve chérie
« Dire que Pharmakis est mort. »

NOTICE.

On a deux chants sur la mort de Georgakis (ou George) et de Pharmakis : mais le premier ne contient que des circonstances et des détails semblables à ceux que m'ont offerts plusieurs morceaux déjà reproduits par moi-même : le second fournissait des particularités nouvelles; et j'ai réuni l'esprit des deux en un seul, en y intercalant le sens de quelques derniers vers grecs, où la mort de Georgakis est consacrée par les cris que jette vers lui Pharmakis, en mourant après son ami.

M. Fauriel, zélé collecteur de ces textes, a très-bien résumé les titres de Georgakis à la mémoire : né dans la Thessalie, avec les aigles du mont Olympe, ce héros porta sa vaillance dans les montagnes de la Valachie et de la Servie, et se rendit partout redoutable aux armées turques; son génie fomenta souvent les nobles rébellions des Grecs, incités par les Russes, qui les abandonnèrent à Bukarest, ainsi que leur mobile Ipsilantis. Enfin l'évêque de Romano, indignement complice des vengeances des Turcs, attira Georgakis et Pharmakis dans un piége au monastère de Sékos, que leur zèle accourut défendre : et là fut consommée leur ruine, frauduleusement concertée par ce chef de l'Eglise. Georgakis, après trois jours et trois nuits de disette et de combat, se fit sauter sur un baril de poudre, pour ne pas se rendre aux féroces alliés du prélat.

LA PRISE

DE

TRIPOLITZA.

Tout un jour pluvieux, toute une nuit neigeuse,
Ont de Tripolitza précédé le péril,
Et vu s'armer de fer l'heureux bey Kiamil,
Qui revêt son coursier d'une housse pompeuse.
Sa prière, en partant, adresse au ciel des vœux :
« Dieu! fais que des Rayas les plus saints interprètes

« Désarment la révolte, et jurent sur leurs têtes
« De ne point s'allier aux Klephtes dangereux. »

Mais l'enceinte des Turcs, partout environnée,
Déjà cède aux assauts des Hellènes unis.
Là, d'un fort commandé par Kolokotronis,
« La vie à ta famille, à toi-même est donnée :
« Rends-toi, Kiamil-Bey! lui cria-t-il de loin :
« J'épargne tes harems : j'en prends Dieu pour témoin. »

« — Non, téméraires infidèles,
Répond un maître altier des bastions fumans :
« Ce n'est point à vos Beys de se rendre aux rebelles.
« Nous avons des vengeurs, de hautes citadelles,
« Notre sultan divin, et ses mortels firmans.
« Un seul sabre en nos mains en brise cinq des vôtres :
« Dix de vos longs mousquets cèdent à l'un des nôtres;
« Quinze sur des coursiers, trente sur des remparts. »
Mais Kolokotronis, le feu dans les regards,
« Venez vous mesurer aux armes des Hellènes.
« Voyez comment le Klephte, en vos murs, dans vos plaines,
« Ne laisse de vos corps que des lambeaux sanglans. »

Devaient-ils luire, ô Dieu! ces grands jours de carnage?
Les Grecs, sur les remparts contre eux étincelans,

Fondent en aigles fiers, en vautours pleins de rage.
Kolokotronis vole, et crie aux plus vaillans :
« Cessez vos feux : tirez vos glaives redoutables ;
« Et chassez devant vous ces Osmanlis hurlans,
« Comme un vil bétail aux étables. »

Jusqu'en leur dernier parc resserrés et punis,
Les Turcs voyaient le fer, la flamme les poursuivre.
Leur Bey tremblant s'adresse à Kolokotronis :
« Ah ! fais trève, et de nous laisse un reste survivre !
« — Infâme ! qu'attends-tu ? des accords ! des traités !
« Ah ! vos barbares cimeterres
« Avec la mort les ont dictés,
« En égorgeant dans nos cités
« Nos fils, nos pères et nos frères. »

Fossés, remparts et tours, les Klephtes vous ont pris !
Grande Tripolitza, les Hellènes t'ont prise !
Ils t'ont prise, ces Grecs, objets de vos mépris,
O filles des émirs ! veuves des Beys meurtris !
Pleurez dans la ville soumise.
Pleure avec elles, toi, femme de Kiamil !
Princesse, où verras-tu ton prince dans l'exil ?
Lui, de Tripolitza la colonne assurée,
L'étendard de Corinthe en ses jours de péril,
Le pilastre de la Morée !
Malheureux Kiamil, tu ne reparais pas :

Ton orgueil est absent de ton palais superbe;
Brûlé par un primat, il a fait place à l'herbe.
Tes chevaux consternés pleurent tes beaux haras :
Ta mosquée aujourd'hui pleure sur tes agas :
Et ton épouse pleure un Bey puissant et brave
Qui, d'esclaves captif, lui-même est leur esclave.

NOTICE.

Je ne puis, à l'égard de ce beau chant, penser comme M. Fauriel, qui crut nécessaire de le diviser en deux compositions distinctes, pour en éclaircir le sujet, dans lequel je ne trouve ni incohérence ni obscurité. Il nous avoue que la copie originale ne formait qu'une seule et même pièce; et c'est, à mon avis, de cet ensemble complet que résultent ses beautés variées et sa netteté même. Séparez au contraire la première partie de la suivante, l'un des chants, étant tronqué, manque d'une fin; l'autre, d'un commencement : mais leur succession naturelle présente fort bien l'image de la victoire des Grecs, et celle du désastre des Turcs, qui en est la conséquence. Ces choses-là sont par elles-mêmes inhérentes dans le fait célébré par le poëte, dont il me paraît évident que la principale inspiration est de rehausser l'effet de la prise de Tripolitza par la désolation de ses possesseurs. Ces réflexions m'ont engagé à rétablir l'ordre primitif du texte dans ma traduction, qui l'offre en son entier.

Il m'arrive peu d'avoir à contredire l'opinion de M. Fauriel; mais souvent de le louer des bons renseignemens qu'il nous a procurés. Il nous indique utilement ici la conduite que tint le musulman Kiamil avec les proëstos et les archevêques convoqués à Tripolitza par ce bey de Corynthe, opulent seigneur de la Morée; et il se borne à nommer le grec Kolokotronis, qui, déjà renommé parmi nous, n'a plus besoin d'une énumération de ses faits.

CHANSONS ET COMPLAINTES

POPULAIRES

DE L'ÉTOLIE ET DE LA MORÉE.

LA JEUNE FIANCÉE

ET

CARON.

Riche et superbe sœur de neuf valeureux frères,
Une jeune beauté, promise à Constantin,
Dont régnait la noblesse en de fertiles terres,
Osait braver Caron, ministre du Destin.

Mais, soudain transformé, Caron, noire hirondelle,
Dont la prompte vengeance accélère l'essor,
Vole, et décoche un trait dans le sein de la belle.
Sa mère la pleura ; sa mère pleure encor.

« O Caron ! de quels coups tu frappes ma famille !
« Que de maux tu m'as faits en retirant du jour
« Ma chère fille, hélas ! ma belle et seule fille ! »
Mais Constantin descend des coteaux d'alentour.

Un concours devancé par les chœurs d'hyménée
L'escortait : il fait taire et les luths et les voix.
« De quel deuil cette porte est tristement ornée !
« Quel est le parent mort que m'annonce une croix? »

Pressé de l'aiguillon, son coursier vers le temple
L'emporte au champ sinistre où se dresse un tombeau :
« Constructeur ! dit l'amant, dont l'effroi le contemple,
« Pour qui ce monument? — Pour l'objet le plus beau.

« Pour la blonde aux yeux noirs, à Constantin promise,
« A ce maître opulent de palais fastueux.
« — Architecte des morts ! dit sa voix qui se brise ;
« Élargis cette tombe, et creuse un lit pour deux. »

Son poignard d'or le frappe; et du sang qui l'arrose
Bouillonne l'incarnat sur les marbres bénis :
Et sous la même pierre à la fois on dépose
Ces deux cœurs qui s'aimaient, tous deux encor unis.

NOTICE.

La noble tristesse et l'élévation de ce myriologue m'ont inspiré le soin de le traduire en strophes égales, et de les rehausser par un style soutenu : l'argument de cette complainte morale le commandait : il faut que le langage se varie toujours au gré du sujet auquel on l'applique, et qu'il monte ou s'abaisse avec les choses. Parmi les élégies contenues en ce recueil, celle-ci peut-être est la plus accomplie et la plus marquée du genre sublime. L'intervention de Caron dans cette histoire, seul personnage de la mythologie rappelé par les rapsodes modernes, ferait présumer que quelques traditions de l'antiquité se sont perpétuées dans la mémoire des Grecs, ou que l'auteur de ces vers, moins inculte que les montagnards de la Thessalie et de l'Epire, s'était empreint d'une teinte d'érudition qui servit d'aide à son génie pour colorer ses inventions poétiques. Quant au reste, j'invite le lecteur à consulter les remarques de l'éditeur du texte, auxquelles je le renvoie, m'étant toujours fait scrupule de m'approprier les moindres jugemens ou les heureuses indications d'autrui. L'ingénieux éloge qu'il fait de l'un des beaux traits de ce chant, dont il explique le sentiment exquis par un mot excellent de madame de Sévigné, me paraît ce qu'on peut dire de meilleur sur cet objet. Le jeune Constantin accourant à la célébration de ses noces, est frappé de l'appareil funéraire qui couvre la maison de sa fiancée : il oublie que la mort a pu la saisir elle-même, ou n'ose y penser, tant il frémirait d'un tel malheur :

« De quel deuil cette porte est tristement ornée.
« Quel est le parent mort que m'annonce une croix ?

Ce doute qu'il exprime n'a besoin que de ces mots tou-

chans et terribles, sans qu'il nous faille énumérer toutes les personnes de sa famille qu'il désigne en son hésitation : « *Ou ma belle-mère est morte, ou bien mon beau-père, ou de mes beaux-frères quelqu'un aura été blessé.* Notre bon goût poétique interdit cette nomenclature, qui n'ajoute rien à la force du trait, et qui le ralentit.

Ce n'est pas sans quelque peine que j'ai transmis le tour agréable du dernier vers, dont la délicatesse consiste dans la répétition des mots numériques *deux, tous deux :* ôtez cela, vous n'aurez traduit que le sens matériel, et non la forme charmante de l'expression.

Le suffrage des connaisseurs nous avait déjà fait apprécier cette belle complainte, à l'époque où M. Buchon la publia dans un ancien numéro du Mercure. Ce jeune littérateur m'a confié plusieurs chansons du même genre très-remarquables, que son zèle a dès long-temps recueillies et traduites en prose.

LA VEUVE TURQUE

ET

LES DEUX ESCLAVES GRECS.

Dis-nous, lune resplendissante !
Que j'interroge dans ton cours,
Que devient l'enfance innocente
Des fils de Grévena, ravis à nos amours?

« Chez une veuve musulmane,
« Ces deux enfans grecs sont aux fers :
« Le matin au joug les condamne;
« Et le soir dans la chaîne entend leurs pleurs amers.

— « Enfans ! abjurez votre culte;
« Suivez la loi des Ulémas;
« Pour vivre à l'abri de l'insulte,
« Avoir de prompts coursiers, des sabres de Damas.

« Ah ! plutôt de la foi première
« Vous-même adorez le fanal;
« Vous jouirez de la lumière,
« Et des œufs colorés du vermillon pascal. »

Leur voix évangélique achève
D'éclairer son erreur qui fuit :
Ainsi, quand l'aurore se lève,
Cède à son tendre éclat l'étoile de la nuit.

NOTICE.

Quelle naïve et jolie chanson! comme elle intéresse promptement à l'enfance des deux esclaves et à la bonté de leur maîtresse! Celle-ci leur offre, pour les faire changer de religion, de beaux chevaux et de beaux sabres; et ceux-là, pour la convertir, lui parlent de l'Évangile, et lui promettent des œufs rouges de Pâques. Voilà tout le fond, et il est plein d'un charme naturel. L'idéal est dans les formes, puisque c'est à la lune que s'adresse le poëte, et que cet astre lui raconte le fait: l'art est dans les transitions habilement franchies par le dialogue entre la femme turque et les enfans chrétiens. Les derniers vers de ce chant nous manquent; j'ai osé y suppléer par un couplet sur la conversion de la musulmane, en accord avec l'esprit de la chanson grecque.

CONSTANTINE.

Tu n'as sujet, Constantine, en ton cœur,
Tu n'as sujet de t'imputer ce crime :
De ta marâtre accuse la noirceur.
Elle t'a dit, innocente victime!
« Dresse ton lit au pavillon lointain :
« Ce soir, ma bru, t'y joindra Constantin. »

Mais, avant l'heure où point l'aube naissante,
Des écussons, des fleurons argentés
Touchent son sein, et battent ses côtés...
Perfide Olcas ! ton audace pressante
Fond sur la belle, en étouffant sa voix
Qui crie en vain, et crie en vain trois fois.

NOTICE.

Je joins ici mon suffrage à celui de M. Fauriel, qui loue judicieusement la vivacité décente de ce récit d'une atrocité commise par une belle-mère contre sa belle-fille mariée à un Grec, et vendue, à son insu, aux désirs d'un Albanais. L'auteur, très-ingénieusement, ne peint que l'effroi de la victime, et ne nomme ni même ne fait entrevoir le personnage, dont on devine seulement l'insulte.

L'ESPRIT

DU

FLEUVE.

Du haut d'un pont désert chante une femme en pleurs :
Les pierres, tressaillant à cette voix plaintive,
Se fendent dans le fleuve, ému de ses douleurs :
Son cours s'arrête; et, sur la rive,
L'esprit du fleuve monte, et du milieu des eaux;
« Jeune beauté, dit-il, interromps tes complaintes,
« Et forme des accords nouveaux.

« — Ah ! comment d'un cœur plein de craintes
« Exhaler des accords plus doux ?
« La mort menace mon époux.
« Mettre un lièvre au bercail, le traire en nos étables,
« Ou trouver un remède à des maux incurables,
« Même effort impossible ! et le Destin jaloux
« Déjà consacre au deuil mes accens lamentables. »

NOTICE.

Tout est en fiction dans ce fragment agréable, et tout s'y produit en image vive et touchante. Je ne sais par quel excès de délicatesse l'éditeur du texte a retranché de la chanson, et rejeté dans ses notes un vers qu'il trouve si étrange et si difficile à expliquer. Ce vers renferme sans doute un sens proverbial, et exprime seulement l'impossibilité de telle ou telle chose qu'on tenterait en vain. Je l'ai replacé dans ma traduction, comme trait spécial de l'idiome du pays.

Mettre un lièvre au bercail, le traire en nos étables....

Ainsi nous dirions en langage familier : Vouloir cela, c'est vouloir *prendre la lune avec les dents, les oiseaux avec du sel sous la queue.* Il ne faut pas chercher d'autres mystères, d'autres finesses à ces locutions locales. Elles sont curieuses, mais peu faciles à rendre intelligibles dans nos vers; ce qui n'est pas une raison pour y renoncer : car notre poésie, bien travaillée, peut tout dire gracieusement, et mieux encore que notre prose.

LA BICHE

ET

LE SOLEIL.

La Nuit que noircit l'ombre, ou que la lune éclaire,
Comme l'heure où du jour brille l'astre enflammé,
Voit des cerfs et des faons l'élan accoutumé
Parcourir les sommets, leur refuge ordinaire.
Une biche, loin d'eux, et toujours solitaire,
Cherche les lieux obscurs, et languit sur le flanc;

Et même la soif qui l'altère
Trouble des purs ruisseaux le cristal trop brillant.
Le Soleil l'aperçoit sous des taillis penchée;
Il s'arrête et lui dit : « Qu'as-tu donc à souffrir?
« Pauvre biche! au désert cachée,
« Et toujours sur le flanc couchée,
« Parmi les autres cerfs pourquoi ne pas courir?

— « Je te dirai, Soleil, d'où vient ma peine amère.
« J'avais vu s'écouler deux lustres et deux ans,
« Et n'avais encore été mère :
« J'eus un faon de l'amour au treizième printemps.
« A le nourrir moi-même, à guider sa faiblesse,
« Deux fois avec orgueil je comptai douze mois :
« Mais un chasseur l'épie et le tue en nos bois.
« Anathème sur lui, sur sa fatale adresse!
« O chasseur! un seul de tes coups
« M'a privée à jamais et d'enfant et d'époux! »

NOTICE.

On croit ce chant un des plus anciens de ceux qui courent dans l'Acarnanie méridionale. Fut-il composé sur un trait historique? n'a-t-il pour objet qu'une fable? c'est ce qu'on ignore. L'éditeur du texte présume que l'emblème d'une biche désolée de la perte de son cerf et de son faon fait allusion au récit des douleurs d'une femme, mère et veuve, pleurant le double assassinat de son mari et de son enfant. J'incline à croire cela comme lui, d'après les exemples du talent avec lequel les rapsodes manient encore le voile de l'allégorie, et d'après les contraintes que la tyrannie leur impose, d'envelopper toutes les accusations et toutes les vérités sous des formes imaginaires. Mais n'importe! admirons dans ce chant pathétique, quel qu'en soit le fond réel ou idéal, la douceur de la touche, et la hardiesse de la fiction qui rehausse cette esquisse champêtre.

LE JEUNE PATRE

ET

CARON.

Des monts dont il descend la pente
Accourt un leste et beau pasteur :
A ses cheveux nattés tient sa coiffe pendante.
Caron l'attend sur la hauteur
Des coteaux voisins, où serpente
Un sentier dont vers lui l'amène le détour.

« Où vas-tu? d'où viens-tu? dis-moi, lutteur agile?
— « Je sors de mon bercail; je rentre en mon séjour;
« Et vais prendre, en passant, aux portes de la ville,
« Le pain que je m'acquis par les travaux du jour.

— « Moi, par l'ordre de Dieu, je viens chercher ton âme.
— « Sitôt, Caron, sitôt! ne me fais pas mourir!
« Je suis époux : à jeune femme
« Le veuvage coûte à souffrir :
« Va-t-elle d'un pas libre, on croit que, trop légère,
« Elle cherche à quitter son deuil :
« Si sa marche est lente et sévère,
« On dit qu'elle affecte l'orgueil.
« Mes enfans au berceau demanderaient leur père!
« Voudrais-tu qu'orphelins... » Caron n'écoutait pas.
« Ah! si ta rigueur persévère
« A pousser ma jeunesse au gouffre du trépas,
« Sur ces marbres glacés que ta force m'atterre.
« Luttons tous deux, Caron! vainqueur, tu me prendras :
« Vaincu, poursuis ailleurs ton plaisir funéraire. »

Le berger tout le jour soutint sans succomber
Sa lutte avec Caron; le soir le vit tomber.

NOTICE.

La présence de Caron dans ce nouveau sujet indiquerait que ce chant sortit de la même main qui traça la mort des deux amans victimes du même dieu mythologique. Nous le verrons reparaître dans une des pièces suivantes : celle-ci, comme la précédente, concerne des aventures domestiques : la troisième porte sur un fond plus général. Dans la première et dans la seconde, on aperçoit une leçon morale presque semblable. L'une expose le châtiment que subit l'orgueil d'une riche et belle fiancée trop présomptueuse de ses charmes; l'autre, le malheur d'un berger qui, robuste athlète, abuse des forces de son âge, et périt d'une mort prématurée. Tels sont les rapports que ces deux inventions ont entre elles : mais les différences qui les distinguent me semblent tenir au détail de l'exécution, le style pastoral de celle-ci ne s'élevant pas au même degré de noblesse que celui de la première.

LA JEUNE VOYAGEUSE.

Une jeune beauté qu'assiégent trop d'hommages
Veut qu'au delà des mers l'exilent les voyages :
N'étant pas nautonnière, au chef des matelots
Elle donne de l'or pour traverser les flots,
Et de l'or pour sauver sa pudeur des outrages.
Mais, loin des bords lancée au liquide élément,
Du maître des nochers le fol égarement
Porte sur ses appas sa main trop assurée.
Elle frissonne, et tombe : il la croit expirée ;
Et jette sa victime à la profonde mer,
Dont, comme en gémissant, hélas ! le sein amer
La pousse au puits de la Morée.

Les nymphes de ces bords tirent ses froides eaux;
Et voilà que, flottant à leur surface pure,
Les boucles de sa chevelure
S'attachent à leur vase, à l'anse de leurs seaux.
« Voyez de ce corps admirable
« Les grâces, les contours, d'un doliman pressés!
« Ces doigts si délicats, à la plume exercés!...
« Ah! sa lèvre au baiser offre un corail aimable
« Sous quelques traits de sang non encore effacés!
« Ma bouche l'a baisée, elle en garde l'empreinte :
« Mon voile l'essuya, sa blancheur en est teinte :
« Je le lavai dans l'onde, et l'onde, en rougissant,
« A pris de sa pudeur la flamme colorante :
« Le rivage en reçut le vestige récent :
« Les mers et les poissons roulent teints de ce sang :
« Et le pont d'où tomba cette fille charmante,
« Son beau sang l'avait teint de sa pourpre fumante!

NOTICE.

Je ne puis encore, en cet endroit, adopter l'opinion de M. Fauriel, relativement à la conclusion de ce chant pathétique, en apologie de la pudeur. Les derniers vers n'ont rien, selon moi, de la bizarrerie qu'il leur reproche; et l'intention du poëte est aisée à saisir. C'est une hyperbole lyrique, par laquelle il s'efforce de représenter aux esprits la durable empreinte que le souvenir du meurtre d'une jeune et belle innocente a laissée sur le navire où elle a péri, sur la mer, sur les rivages de la Morée, et dans le cœur des filles moréates qui reçurent ses restes ensanglantés. Les taches de sang dont tous les objets sont marqués ne signalent aucune vertu magique supposée, et n'on taucune réalité; mais elles figurent, sous des couleurs imaginaires, la longue mémoire et les tristes regrets d'une mort justement déplorée de tout ce qui put en être témoin. La simplicité du fait acquiert un charme indéfinissable des expressions fictives qui achèvent ce doux myriologue.

LE NAUTONNIER.

Mères tendrement empressées
Qu'Hymen à vos maisons réserve un heureux lot,
Souhaitez à vos fiancées
Plutôt un vieux mari qu'un jeune matelot.

Chargé de durs labeurs, le nocher qui soupire,
S'il déjeune avec l'aube, est le soir sans repas :
Prépare-t-il sa couche, il n'y sommeille pas.
Mais qu'il sèche et languisse au pont de son navire,
Là, privé de soins maternels,
Là, ni père, ni sœur, ni frère,

N'allége ou ne plaint sa misère.
Le monde absent le laisse en proie aux maux cruels.
Le seul chef du vaisseau lui crie :
« Debout! compte le temps ; signale-nous un port :
« Habile nautonnier, trompe l'air qui varie...
— « Lève-toi ! » m'ont-ils dit ; le puis-je ?... vain effort!
Aidez-moi ! sur la proue asseyez ma faiblesse...
Ceignez de trois bandeaux ma tête qui s'affaisse !
Abritez-moi contre la mort,
Du voile d'or de ma maîtresse !...
Ma carte interrogée indique au loin deux monts :
De çà, de là, sont leurs cimes sauvages...
La brume est à leurs pieds, les brouillards sur leurs fronts.
Là, vous aborderez; là, sont de bons rivages :
Le sud appelle l'ancre en leurs sables profonds.
Quand sa dent et le câble auront saisi la terre,
Daigne, ô chef du vaisseau ! ne point placer mon corps
Aux tombeaux du saint monastère :
Mais qu'inhumé par toi sur l'arène légère,
J'entende des nochers le cri frapper ces bords.
Recevez l'adieu de mon âme;
Adieu, bon amiral, et compagnons aimés !
Adieu, refrains accoutumés !
« Démarrez ! amarrez ! à la voile ! à la rame ! »
Il se tait : ses yeux sont fermés.

NOTICE.

Il serait difficile de mieux apprécier les grâces et la sensibilité qui respirent dans cette cantilène des matelots de l'Archipel que ne l'a fait l'éditeur du texte dans le jugement que son goût en a porté. Tous les motifs de son admiration deviendront les nôtres : il suffira d'y ajouter le parallèle d'une idylle de Théocrite, inspirée par un sujet en rapport avec celui-ci, pour faire remarquer la conformité du génie des anciens et des nouveaux Grecs. Je l'ai traduite autrefois; et le suffrage que de doctes hellénistes ont accordé à ce travail me fait espérer que sa publication ne déplaira pas aux amateurs des peintures naïves et naturelles.

LES DEUX PÊCHEURS.

IDYLLE XXII^e^ DE THÉOCRITE.

La seule pauvreté rend l'homme industrieux :
Maîtresse du travail, son soin impérieux
A peine à l'artisan, dont s'endort l'indigence,
Du court sommeil des nuits permet la négligence :
Elle est là qui le gronde et le pousse aux labeurs.

Sur l'algue et les joncs secs reposaient deux pêcheurs,
Vieux, ensemble couchés sous un abri sauvage,
Tissu de mousse, enclos par un mur de feuillage ;
Leurs corbeilles d'osier sont peu loin à l'écart ;
Roseaux, lacs, hameçons, instrumens de leur art,
Leurs dédales de crins, de filets et de nasses,
Leur vieille barque usée, et d'informes besaces,
Un lin vil sur leur tête, et des peaux sur leurs corps,
C'est là, joint au travail, ce qui fait leurs trésors.
Aucun vase ; pas même un chien qui les caresse.
La moindre proie enfin les comble d'allégresse :
Leur compagne est la peine, et leur voisin la mer,
Dont leur triste cabane entend le flot amer.

La lune atteint à peine au haut de sa carrière,
Qu'un souci vigilant leur ouvre la paupière ;
Et leur voix, au réveil, fait entendre ce chant :

— On ment lorsqu'on nous dit que la nuit, en marchant,
Se hâte, quand l'été prolonge la journée.
Que de rêves j'ai faits ! et l'aube n'est pas née !
Est-ce erreur ? quoi ! les nuits n'ont-elles plus leur cours ?
— Ami, n'accuse pas l'été, ni ses beaux jours :
D'accélérer la nuit le temps n'est pas le maître ;
L'insomnie à tes yeux la ralentit peut-être.

— Tu sais tirer d'un songe une prédiction :
Je te veux confier ma douce vision.

Partageons en commun notre pêche et nos songes.
Ton jugement est fort contre les vains mensonges :
Le bon sens dans l'esprit est le plus sûr devin.
Nous avons du loisir; comment jusqu'au matin
Fouler sans doux sommeil la natte infortunée,
Ce lit d'herbe?... Un flambeau luit dans le Prytanée!
On dit qu'ils ont toujours du butin dans ces lieux.

— Raconte à ton ami ton rêve merveilleux.

— Le soir, quand je goûtai le repos sur la rive,
Le repas qui suivit notre pêche tardive
Fut court, s'il t'en souvient; je crus sous un rocher,
Assis en paix, sentir ma ligne se pencher :
Sur l'onde où je semais la trompeuse pâture,
Un des plus grands poissons fut ma prompte capture.
Le chien rêve au gibier, le pêcheur aux poissons.
Il pendait, et son sang teignait les hameçons :
Ses secousses ployant ma ligne trop mobile,
Sur lui tendant ma main, je trouvais difficile
D'enlever ce lourd monstre au bout d'un fer léger.
Ayant de leur blessure éprouvé le danger :
« *Tu ne me mordras pas ; ta morsure est cruelle.* »
Bientôt le combat cesse; et ma ligne sur elle
Attire un poisson d'or ; tout d'or! j'en ai frémi.
Du dieu des vastes mers n'est-ce pas un ami?
Ou le plus doux plaisir des yeux bleus d'Amphitrite?

Du sanglant hameçon détaché, non trop vite,
De peur qu'avec sa chair n'y restât un peu d'or,
Sur le rivage enfin j'étalai ce trésor.
Je jurai qu'à jamais, sans retourner sur l'onde,
Je vivrais sur ces bords, nouveau Crésus du monde :
Alors je m'éveillai. Toi par ton jugement,
Ami, fixe le mien ; car je crains mon serment.

— Ton vœu, ta riche proie, étaient imaginaires :
Ne crains rien : le sommeil nous rend visionnaires.
Ne dors pas dans l'espoir ; va-t'en pêcher encor,
De peur de mourir pauvre avec tes songes d'or.

Théocrite, en ces vers, sans nul fard nous expose
Le sort de deux mortels vivant de peu de chose ;
Et prouve qu'on vieillit paisible en ses vertus,
Quand on sait travailler sans rêver à Plutus.

LES DEUX FRÈRES.

Vingt mules descendaient du milieu des montagnes,
Haletant sous le faix des trésors d'un marchand;
Des Klephtes, la terreur de ces mêmes campagnes,
L'arrêtent au sentier dont il suit le penchant.
Hélas! il est seul, dans un champ!

Leur main veut de ses sacs pénétrer le mystère :
Et lui, les suppliant : « Ah! mes membres sont las
« D'enlever ces fardeaux, de les remettre à terre :
« Mes mules avec peine ici traînent leurs pas. »
Hélas! il est seul, seul, hélas!

« Admirez ce hurleur, fils d'une mère impure!
Crie aux bandits armés leur fougueux capitan :
« De ses bêtes de charge il pleure la monture,
« Et ne plaint point sa vie à son dernier instant. »
Hélas! il est seul, et l'entend!

« Frappez-le du poignard, leur dit sa folle rage. »
Tous émus pour ce brave, ont le cœur oppressé.
Mais le brigand sur lui fond en lion sauvage,
Plonge en son flanc sa dague, et l'abat tout percé.
Hélas! il est seul, et blessé!

Poussant un long soupir de sa bouche entr'ouverte;
« O mon père! es-tu là pour me fermer les yeux?
« Ma mère! où donc es-tu pour pleurer sur ma perte?
« Ah! comment, cria-t-il, t'adresser mes adieux?
Hélas! il est seul sous les cieux!

« J'écrirai tes adieux; dis-nous où vit ta mère.
— « Ma mère est dans Arta; mon père est né Crétois :
« Les Klephtes dans leur bande ont engagé mon frère,
« Qui loin de sa famille est voleur dans les bois...
« Hélas! j'étais seul sous nos toits! »

Le chef glacé tressaille; il l'embrasse, et le porte
Aux doctes confidens du grand art de guérir.
« O vous, dont, leur dit-il, la science est plus forte
« Que le mal des blessés qui sont près de périr,
« Hélas! être seul, et mourir!

« Sauvez-le; c'est mon frère. » Il pleure; il prie, exhorte
Les doctes confidens du grand art de guérir.
« Souvent, répondent-ils, la science est plus forte
« Que le mal des blessés qui sont près de périr :
« Mais Dieu le peut seul secourir!

« Aucun art ne guérit d'atteinte si mortelle.
— « Eh bien! eh bien! conduis mes mules sur tes pas,
Dit alors le mourant d'une voix fraternelle :
« Mon père les attend; moi, j'expire en tes bras. »
Hélas! il n'est plus seul, hélas!

— « A mon père dirai-je, et dirai-je à ma mère,
Répond le Klephte en pleurs qu'agite le remord,
« Pauvres parens! voyez les richesses d'un frère
« Que dépouilla ma main en lui donnant la mort? »
Hélas! gémis seul... seul il dort.

NOTICE.

Est-il besoin d'analyser les qualités saillantes de cette composition? Vérité, mouvement, caractère local, portraits vivans, action, pitié, terreur s'y font sentir également. Cette scène agreste marche à merveille; et la péripétie en est aussi rapide, aussi bien conduite que la catastrophe en est dramatique et morale. La vigueur de ton et de coloris, la netteté de contours dans cette peinture la rend comparable à l'un de ces bons tableaux si expressifs de l'espagnol Morillo.

J'avais d'abord conformé ma traduction à la copie du texte, donnée par M. Fauriel : mais la seule omission d'un *refrain*, très-simple et très-touchant, changeait l'esprit de la narration de telle sorte, qu'il m'a fallu refaire mon travail tout autrement, quand j'ai vu le même texte plus complet que m'a remis M. Buchon : tant la plus légère différence, la moindre inexactitude en des productions si délicates, peut en effacer les nuances, en dénaturer l'essence même. Les grâces poétiques sont comme les fleurs, un rien les altère et les fane.

LE DÉPART

DE

L'HOTE.

L'éclat de mai fleuri, zéphyr et le printemps
Rappellent l'étranger dans sa terre natale :
Son zèle n'attend pas la lueur matinale,
Et de fers argentés, sous des clous d'or brillans,
Il enrichit le pied de sa prompte cavale :
Des perles de sa bride étoilaient le contour.
Aux clartés qu'un flambeau lui prête,
Une fille qui l'aime et qui veut son amour,

Trois fois remplit sa coupe, et trois fois lui répète :

« Emmène-moi dans ton séjour.

« Oui, toi, cher hôte, et moi, viens, parcourons la terre.

« Mes yeux surveilleront l'apprêt de tes festins :

« Je dresserai nos lits l'un de l'autre voisins.

— « Le peux-tu, gentille étrangère?

« Dans les lieux où je cours les filles ne vont pas,

« Mais les braves, nés pour la guerre.

— « N'importe! revêts-moi de l'habit des soldats :

« Selle un coursier pour moi d'une housse dorée :

« J'irai par monts, par vaux, d'un même pas que toi,

« Comme un jeune homme alerte en ma course assurée.

« Tous deux partons ensemble; oui, toi, cher hôte, et moi!»

NOTICE.

Combien de jeunes lecteurs ressentiront, en lisant cette jolie chansonnette, le désir d'être à la place de l'hôte ! C'est un des premiers secrets de l'art que d'associer nos sentimens à ceux des personnages dont on trace la situation. Nous assistons à ce départ : nous croyons en voir les apprêts, entendre cette jeune fille qui se refuse à faire ses adieux au voyageur qu'elle veut suivre. Tout le charme de ses simples discours résulte de ces seuls mots adroitement jetés d'abord, et répétés à la fin : « *Partons, toi et moi!* » Je n'ai pas voulu les perdre, et je craignais qu'un hiatus ne m'empêchât de réussir à les conserver : mais heureusement j'ai pu l'éviter, et je m'en félicite ; car, sans ces mots naïfs, la chanson aurait moins de prix. On ne saurait être trop minutieux en matière de goût. L'auteur grec nous laisse à supposer quelle détermination suit le dialogue des personnages, et l'indécision où l'on reste sur l'événement prête un agrément de plus à la finesse de la composition.

MANOLE

ET

LE JANISSAIRE.

« Manole, heureux mortel, enfant aimé des cieux,
« Ta femme est belle et tendre, et tu n'es pas joyeux !
— « Tu l'as donc vue, ô janissaire?
— « Je l'ai vue, approchée; elle a séduit mes yeux.
— « Et sous quels vêtemens a-t-elle su te plaire?
— « La pourpre sur son front s'entrelace à longs plis.
« Sa robe sur son corps semble un tissu de lis. »

Le courroux et le vin trouble à la fois Manole :
Il court vers la belle et l'immole.
Mais, délivré le lendemain
De sa double ivresse cruelle,
Et plus insensé qu'inhumain,
Il cherche sa compagne, et sa voix la rappelle.

« Lève-toi, ma beauté! couronne-toi de fleurs :
« Ceins tes brillans colliers, tes voiles les plus rares :
« Viens montrer tes appas aux jeunes Pallikares;
« Et, me faisant du sort oublier les rigueurs,
« Charmer aussi ma vue, en dansant dans les chœurs. »

NOTICE.

Nouvelle occasion de faire apprécier cette brièveté des chansons grecques, par laquelle une vive impression de leurs dialogues et de leurs récits nous est communiquée en si peu de mots! On ne saurait trop insister sur ce point, quand la diffusion des phrases et l'abus des couleurs descriptives de la littérature germanique tendent à gâter la nôtre par la superfétation des détails, et par la surcharge des affectations sentimentales, dont la fausse abondance n'est que stérilité d'imagination et de choses.

VÉVROS

ET

SON CHEVAL.

Vardar, aux champs que tu fécondes,
Vardar, sur le bord de tes ondes,
Faible, abattu, languit Vévros.
Son chéval noir lui dit ces mots :

« Lève-toi! revolons, mon maître;
« Nos compagnons sont loin peut-être.
— « O mon noir, pouvons-nous courir?
« Ton maître, hélas! se sent mourir.

« De tes pieds, où l'argent éclate,
« Frappe et creuse la terre ingrate :
« En tes dents enlève mon corps,
« Et l'ensevelis sur ces bords.

« A mes parens porte mes armes,
« Pour qu'ils m'honorent de leurs larmes.
« Porte à ma belle mon mouchoir,
« Et qu'elle pleure de le voir. »

NOTICE.

Cette chansonnette a de l'analogie avec le chant de Liakos : mais l'une, étant héroïque, est plus fortement tracée; celle de Vévros, d'un intérêt moindre, n'est pour ainsi dire qu'un léger trait de crayon. On reconnaît dans les deux la relation fictive du cavalier et de son cheval qui se parlent et se répondent : leur entretien figure idéalement la communication qui s'établit dans la solitude, entre l'instinct familier des animaux et les sentimens de l'homme. C'est par l'effet du même naturel qu'Esope, Phèdre et La Fontaine nous mirent en commerce d'esprit et d'âme avec toute la nature.

« Hier un long combat, me tenant en éveil,
« De mon chef a trompé l'envie.
« Toujours aux premiers rangs ses ordres m'ont jeté :
« Sans doute il veut ma mort, ou ma captivité!
« Dieu, secondant ma force, a protégé ma vie.
« Vingt ou trente ennemis ont cédé sous mes coups;
« Par leur fuite ou leur mort j'ai triomphé de tous.
« Enfin sur ces champs du courage,
« Quand ne régna plus le soleil,
« De sentier en sentier, je n'ai, sur mon passage,
« Trouvé ni cité, ni village
« Qui m'offrît un repos à ce moment pareil.
« Laisse-moi donc, ma belle, aux douceurs du sommeil. »

NOTICE.

Le fond de cette chanson n'a pas besoin d'être éclairci : ne suffit-il pas de noter ce que les vers qui lui servent de prologue ont de riant et d'agréable, et d'arrêter notre examen sur un trait caractéristique de la réponse du Pallikare qui soupçonne son chef de vouloir le faire tuer ou prendre aux avant-postes? Cette sorte d'abus de l'autorité militaire a, dans tous les pays et dans tous les temps, secondé les petites et basses rancunes de la jalousie entre les hommes de guerre. J'ai connu des généraux d'armée qui n'étaient pas moins hypocrites et vindicatifs que des dévots d'église; et cela sous le masque de francs et bons camarades.

L'ENLÈVEMENT

DE

LA FIANCÉE.

Assis à ma table marbrée,
J'entends tinter mon sabre et hennir mon cheval :
« Ah! se dit mon amour aux alarmes livrée;
« Serait-ce que pour mon rival
« On couronne, on bénit ma maîtresse adorée? »
Je m'élance au haras de mes coursiers nombreux,

Et plein du feu qui me dévore :
« Qui de vous d'un pied vigoureux
« Pourrait suivre l'éclair du couchant à l'aurore? »
Tous mes fiers étalons bondissent à grand bruit ;
Mes cavales soudain avortent de leur fruit.

Mais un noir destrier, séché par la vieillesse :
« Les courses et les ans, dit-il, m'ont affaissé ;
« Et pourtant d'un vol empressé
« Mon zèle ira vers ma maîtresse,
« Dont, en me nourrissant, la main m'a caressé. »
Il reçoit tout à coup son harnais et son guide.
« Modère-toi, mon maître, en ta fougue intrépide :
« Ceins triplement ta tête; échappe à l'air sifflant :
« Épargne l'éperon à mon ardeur rapide ;
« Non moins prompt qu'autrefois, je pourrais, en volant,
« Semer un long trajet de ton crâne sanglant. »

La houssine légère est en ses mains habiles,
Et, lancé comme d'un seul bond,
Au premier coup il fait vingt milles,
Quarante milles au second.
« O Dieu! veuille, a-t-il dit, qu'aux vignes de mon père
« Je le trouve taillant le cep qu'il a dressé! »
En bon chrétien il prie, espère,
En vrai saint il est exaucé.

« Salut, vieillard! quelle est la vigne fortunée
« Que cultivent tes mains sur ces coteaux fleuris?
— « La vigne du malheur! la vigne de mon fils!
« Sa belle à son rival en ce jour est donnée;
« Pour un autre en ce jour bénie et couronnée.
— « Dis-moi, dis, bon vieillard! au banquet solennel
« Que l'Hymen pour elle décore,
« Sur ce prompt coursier noir puis-je arriver encore?
— « Au banquet? oui, s'il vole; et s'il court, à l'autel. »

La houssine légère est en ses mains habiles,
Il fait, lancé comme d'un bond,
Au premier coup quarante milles,
Cinquante milles au second.
« O Dieu! veuille, a-t-il dit, qu'au jardin de ma mère
« Je la trouve arrosant son clos ensemencé! »
En bon chrétien il prie, espère,
En vrai saint il est exaucé.

« Noble dame! quelle est la terre fortunée
« Qu'arrose votre main dans ces vergers fleuris?
— « La terre du malheur! la terre de mon fils!
« Sa belle à son rival en ce jour est donnée;
« Pour un autre en ce jour bénie et couronnée.
— « Dites-moi, bonne dame, au banquet solennel
« Que l'Hymen pour elle décore,

« Sur ce bouillant coursier puis-je arriver encore?
— « Au banquet? oui, s'il vole; et s'il court, à l'autel.

La houssine légère est en ses mains habiles,
Il fait, lancé comme d'un bond,
Au premier coup cinquante milles,
Cinquante milles au second.

Son noir coursier hennit: déjà l'œil de la belle
Le voit, et reconnaît son écuyer fidèle.

« Quel jeune cavalier vous adressait un mot?
(Dit le jaloux futur, dont s'émeut la cervelle).
— « C'est mon frère apportant le tribut de ma dot.
— « Va, ma belle, si c'est ton frère,
« Remplir sa coupe jusqu'au bord;
« Si c'est ton amant téméraire,
« Je vais, moi, lui donner la mort.
— « C'est mon frère... » Et déjà la leste fiancée
Tenant sa coupe d'or, vers lui s'est élancée.

« Prends ma main droite, amie, et verse à l'autre main. »
Sur le coursier ployant saute la cavalière.
Le couple fuit: les Turcs prennent soudain
Leur carabine meurtrière.

Tel, d'un coursier ailé sillonnant leur carrière,
Put entrevoir leur ombre en tourbillon lointain;
Tel, qui d'un prompt cheval les poursuivit en vain,
N'aperçut de leurs pas l'ombre ni la poussière.

NOTICE.

Voici la plus étrange, la plus curieuse, et peut-être la plus ancienne des chansons grecques que la tradition ait conservées au nombre de celles qu'on chante dans les îles Ioniennes. Elle porte d'un bout à l'autre le sceau du temps et le cachet de l'invention originale. Le sujet en est raconté comme au hasard, tantôt par le héros du roman, tantôt par le poëte, et développé tour à tour par les interlocutions promptes et hardies de l'amant, de son coursier, de ses parens, de son rival et de sa maîtresse. Ce mélange de traits qui s'entrecroisent, loin de jeter l'embarras et la confusion dans les faits, y répand une lucidité, un éclat extraordinaire. On croit suivre tous les mouvemens précipités du personnage; on se sent entraîné dans son trajet rapide et merveilleux; on le voit en scène avec les acteurs, et l'on entend le langage de tous presque à la fois; le dialogue, dégagé de toute transition superflue, s'accorde avec la violence des passions exprimées et avec la vivacité de la fable. Les ressorts de féerie qui l'animent, et que l'imagination orientale relève par ses couleurs fortes et tranchées, lui prêtent un singulier caractère, entièrement conforme à l'esprit des romances bizarres du vieil âge.

LE PASSAGE

DE

CARON.

L'ombre noircit des monts les cimes attristées :
Par l'orage et les vents sont-elles agitées ?
Ce ne sont ni les vents ni le ciel pluvieux
Qui portent la tristesse à leurs fronts sourcilleux.
Caron presse les morts qu'a surpris sa poursuite,
Les jeunes à leur tête, et les vieux à leur suite ;

Et de tendres enfans il entraîne un concours.
Jamais il ne s'arrête aux supplians discours.
Jeunes, vieux, lui criaient: « Caron, suspends tes courses
« Près d'un riant village et des limpides sources.

— « Non : le vin charmerait les vieillards réjouis;
« Les amours et le disque amuseraient leurs fils;
« Et les enfans joûraient sur l'émail des prairies.
« En puisant l'onde aux bords qui me ralentiraient,
« Sur des berceaux fleuris leurs mères les verraient;
« Les frères, les époux, les femmes attendries,
« Se reconnaissant tous, me viendraient implorer,
« Si, dans vos frais hameaux, près des claires fontaines,
« Je les laissais se rencontrer :
« Et les couples aimans tiennent par tant de chaînes,
« Qu'on ne peut plus les séparer. »

NOTICE.

Est-ce encore ici un chant du poëte qui célébra la mort de la fiancée de Constantin et du jeune pâtre? Ou ces myriologues seraient-ils des imitations de ce même chant? J'admettrais plus aisément cette seconde supposition. Caron apparaît dans ces trois ouvrages, et cette image fabuleuse du pouvoir de la mort règne en chacun d'eux. Mais le dernier semble avoir été inspiré par une idée philosophiquement généralisée, idée à laquelle les aventures particulières ne sont que des applications ingénieuses. De là nous pourrions induire la primauté de cette invention sur les autres : ajoutons qu'une forme antique et traditionnelle dans les chants des montagnards, caractérise aussi son antériorité : « *Pourquoi les montagnes sont-* « *elles noires? Pourquoi sont-elles tristes? Est-ce que le* « *vent les tourmente? Est-ce que la pluie les bat? Ce n'est* « *point le vent, ce n'est point la pluie... c'est que Caron* « *passe, etc.* » On trouve ce même tour interrogatif et dénégatif dans plusieurs des plus vieilles chansons populaires de l'Épire, et originairement dans celle de Boukovallas.

Le fonds tout idéal du chant de Caron éclate d'un bout à l'autre, par l'effet des couleurs répandues sur les regrets des êtres arrachés aux diverses jouissances que la vie leur prodigue à tous les degrés de leurs âges; et le dernier trait de sensibilité profonde qui conclut le tout est pénétrant et sublime.

L'expression grecque ανδρογυνα, signifiant en un seul mot la réunion des deux sexes, est, je crois, heureusement passée en notre langue par cette expression équivalente, les *couples aimans*, qui sous un nombre égal de syllabes désigne les deux sexes réunis, et de plus leur attachement mutuel.

SKILLAGINE.

L'aquilon courbe les bruyères :
Sur un toit pastoral plane un sombre vautour ;
Il attriste d'un cri les berceaux d'alentour.
Skillagine, sur lui, nymphe aux noires paupières,
Au corsage élancé comme un jeune cyprès,
Jette ses yeux brillant de subtiles lumières.
Une fierté champêtre anime ses beaux traits.

« Dans l'ombre est-ce que tu t'égares ?
« Ou d'un présage, oiseau, voudrais-tu m'affliger ?
« Trois braves sont venus chez un soldat berger.
« Leur zèle s'était joint à nos fiers Pallikares :
« Vaincus, tous trois fuyaient sur le Pinde indompté.
« Mon père est généreux, périssent les avares !
« Il leur ouvrit le seuil de l'hospitalité.

« Ce réduit leur semble un repaire :
« La solitude pèse à leurs ennuis errans.
« Ils souhaitent revoir le doux pays des Francs :
« La patrie à leurs cœurs comme aux Grecs paraît chère.
« Mais, perdus en nos monts, ignorant nos sentiers,
« Point de retour pour eux, si la main de mon père
« N'eût guidé l'un des trois au port des nautonniers.

« Dans ces rocs d'où l'aigle s'élance,
« C'est moi, lui disait-il, qui conduirai tes pas :
« Mais ma fille et mon toit n'ont d'appui que mon bras.
« A tes frères armés je fie en notre absence
« Ma fille, hélas, sans mère, et seule dans nos bois :
« Et si le janissaire en mon foyer s'avance,
« Son salut accroîtra l'honneur de leurs exploits.

— « Ce ciel pur te cache un orage,
« Jeune fille ! frémis, dit l'autour menaçant.
« Tes yeux les ont charmés, et ton père est absent.
« En mon vol j'ai surpris leur coupable langage.
« Ta pudeur n'a contre eux de défense que toi :
« Fuir, tu ne peux ; te plaindre est provoquer l'outrage :
« Rentre, et qu'un front serein déguise ton effroi. »

Elle, avec un triste sourire ;
« Consolez-vous, amis, à la table du soir :
« Puisez au vin, dit-elle, et la joie et l'espoir...
« J'entends ce que de moi votre gaîté désire...
« Mais je fais un jaloux si je fais un heureux :
« Que l'un soit préféré, l'autre osera le dire :
« Mon secret est plus sûr en vous aimant tous deux. »

Votre vue est déjà voilée,
Jeunes profanateurs ! abusés par ses ris,
Vous tombez sous le fer plus enivrés qu'épris.
La lune alors brillait sous la voûte étoilée ;
Et le torrent voisin roulait à flots d'argent.
Elle entraîne leurs corps ; et pâle, échevelée,
Les jette au noir vautour sur ses bords voltigeant.

« O proie à ma faim accordée,
« Ici je t'attendais! cria l'oiseau fatal :
« Héros du mont Olympe, où l'aigle est mon rival,
« Nourri de votre audace au carnage guidée,
« Quand de votre jeunesse il dévore la fleur,
« Sa serre en votre sang s'accroît d'une coudée,
« Son aile d'une brasse allonge son ampleur.

— « Laisse, oiseau! leur dépouille impure.
« Ah! ne t'abreuve pas de leur sang enflammé :
« Le sein qui le reçoit en est envenimé.
« Qu'au lit des eaux tous deux cherchent leur sépulture :
« Ou, si tu t'en repais, tes plumes tomberont;
« Et, servant à tracer ma funeste aventure,
Diront ce double meurtre... et des vengeurs viendront. »

Sous l'ombre du chêne et du tremble,
Skillagine aux yeux noirs errait à pas troublés.
Enfin trois longues nuits, trois jours sont écoulés.
L'écho gronde, elle écoute ; et l'air siffle, elle tremble :
Mais l'écho, l'air lui dit : « Voici l'hôte étranger ;
« Son guide le ramène. » Elle les voit ensemble;
Et, pâle, vers son père accourt d'un pied léger.

S'offrant de deux glaives chargée;
« Ferme ton seuil, mon père, à son sinistre abord;
« Ses frères ne sont plus, et tu me dois sa mort.
« Il vengerait leur sang; ma pudeur s'est vengée. »
Le guerrier frissonna : mais le pâtre pieux ;
« Le ciel arma, dit-il, ta faiblesse outragée :
« Mais la tête d'un te est sacrée à mes yeux.

« Toi, fils des races étrangères,
« Va-t'en, pars : de nos monts je t'ouvris les chemins :
« Ton trajet aux nochers est payé par mes mains :
« Pars, jeune homme ; et nos soins inhumeront tes frères.
— « Anathème sur vous ! dit le brave irrité.
— « Ah! plutôt, malheureux! maudis les téméraires
« Qui profanent l'abri de l'hospitalité. »

NOTICE.

Voici un fait historique qui peut-être semblera le plus extraordinaire de tous ceux qui ont signalé les mœurs courageuses des familles de la Thesprotie.

On retrouve dans cette narration quelques-uns des vers d'une pièce intitulée *la Mère moréate :* ces vers peignent des oiseaux dévorant un jeune homme expiré, qui dit à l'un d'eux : « *Mange, bon oiseau, les épaules d'un brave : ton aile « en deviendra plus grande d'une aulne et ta serre d'un « empan.* » J'avais, dans le chant du mont Olympe, déjà traduit cette même hardiesse ici renouvelée : mais j'en avais ennobli le dernier trait, en supprimant l'énonciation de nos mesures en usage appliquée à l'accroissement des ailes et des ongles de l'aigle : il me restait à prouver que le reste de cette figure pouvait encore passer en vers, et je crois avoir réussi à le rendre, en changeant les synonymes de la comparaison qu'une locution commerciale traduisait plus vulgairement que fidèlement, puisque les termes diffèrent dans la langue grecque et dans la nôtre.

L'héroïsme de la pudeur, dans la jeune montagnarde, de seize à dix-sept ans, dont je trace l'aventure véritable, ne frappe pas moins d'étonnement que d'effroi; et l'exemple terrible de la moralité qu'elle doit imprimer aux vagabonds qui mésusent de la confiance hospitalière, méritait d'être consacré par la poésie.

CHANT

DE

JANAKITZA.

Battu des vents de la tempête,
Assailli par l'onde et les feux,
Les foudres grondent sur ma tête,
A mes pieds les flots orageux.
Les airs sifflent dans la tourmente :
La mer irritée, écumante,

Semble un vaste gouffre sans bord :
Nul fanal; mais le bruit et l'ombre,
Des vagues, des écueils sans nombre,
Où l'ancre appelle en vain un port.

Les cieux obscurs n'ont plus d'étoiles :
L'abîme est prêt à m'engloutir.
Vais-je, hélas! en rouvrant mes voiles,
Me sauver, ou m'anéantir ?
Mes agrès, dernière espérance,
Ils se brisent... Ah! ma constance
Vaincra l'Océan et la mort :
Ancre du salut, le courage
Peut seul ravir l'homme au naufrage,
Et triompher des coups du sort.

NOTICE.

On trouve dans les ouvrages de Guys et de Bartholdi des traductions diverses faites en prose de ce morceau, dont le texte m'a été procuré par les cahiers de M. Buchon. La leçon philosophique renfermée en ce chant nous enseigne à ne jamais nous laisser abattre par le malheur et par le danger au milieu des traverses les plus orageuses de la vie. C'est la plus utile qu'on puisse donner aux hommes ; et le poëte valaque qui la met en action dans ses vers nous la présente, à la manière d'Horace, sous l'image la plus animée.

CHANT

DE

COLOKOTRONIS.

Qu'attendez-vous, fils de la Grèce,
Pour combattre et vous réunir?
L'étranger peut-il retenir
Votre colère vengeresse?
Que vous reste-t-il? quel recours?
Rien que le mousquet et l'épée.

Sauvez par de vaillans secours
La liberté de sang trempée :
Ses lois revivront pour toujours,
Si la tyrannie est frappée.
Voici l'instant d'un triomphe assuré.
Marchez unis : le combat est sacré.

Guerre!... La nôtre est-elle inique
Comme celle des rois pervers?
La nature, l'horreur des fers
Nous commande un zèle héroïque.
C'est Dieu, moteur de l'univers,
C'est l'Évangile qui nous crie :
Frappez les bourreaux des chrétiens.
Lois, mœurs, vertus, honneur, patrie,
La vie, hélas! source des biens,
Nous sont ôtés par la furie
De l'Ottoman sanguinaire, abhorré.
Armons-nous tous! le combat est sacré.

Nobles Grecs! pourquoi vers le pôle
Tourner nos yeux et notre espoir,
Si notre cause est sans pouvoir,
Quand l'hérétique nous immole?
Nos pleurs n'ont point ému le nord :
Le despotisme est son idole.

Le Czar se tait; son sceptre dort :
Et d'Albion les chefs cupides,
Aux trônes vendant notre mort,
Font des rois les témoins stupides
Du sort affreux qui nous est préparé.
Guerre au croissant! le combat est sacré.

Si les cours ne sont accessibles
Qu'à nos ardens persécuteurs;
Si le Turc a des zélateurs
Non moins furieux qu'insensibles;
Voyez sans peur l'iniquité
Ourdir la trame la plus noire :
Votre mâle intrépidité
Brisera le joug avec gloire.
Union, force, et volonté,
Sont les garans de la victoire.
Des fers bientôt le brave est délivré.
Guerre aux tyrans! le combat est sacré.

Levez-vous, courageux Hellènes!
Ces vils Turcs vous ont mutilés,
D'un pied sanglant vous ont foulés,
Vendus, flétris, chargés de chaînes :
En monstres, ils se sont roulés
Au sang dont s'enivrent leurs haines :

L'incendie et l'assassinat
Suivent ces hordes inhumaines.
Amis ! que l'ardeur du combat
Bouillonne dans vos nobles veines.
Frappez le Turc de vengeance altéré :
Versez son sang : le combat est sacré.

Le sang des tyrans homicides
Au seul nom de Christ écumans,
Toujours de carnage fumans,
Toujours de dépouilles avides ;
Le sang des ennemis cruels
De Dieu, de nos lois tutélaires ;
Le sang de ces Turcs criminels,
Versez-le : vengez-vous, mes frères !
Vengez vos aïeux, vos autels,
Votre patrie et vos misères.
L'enfer attend l'Osmanlis exécré :
Le ciel vous voit : le combat est sacré.

NOTICE.

C'est au nom de Colokotronis que ce beau chant fut consacré par l'inspiration de son auteur. On le doit au génie patriotique de Kanélos, docteur grec, originaire de Chio, né à Constantinople, et mort en 1823, dans l'île de Candie : il était médecin et conseiller du gouverneur de cette île. La personne de qui je tiens le texte de cet hymne militaire en reçut la copie de lui-même, il y a quelques années. Nous n'avons plus à craindre, en le nommant, de l'exposer au danger d'être puni des vertueux sentimens que ses vers ont exprimés contre les oppresseurs de la terre classique des poëtes libres. Cette pièce, inédite en France, m'est parvenue trop tard pour la ranger au nombre des chants guerriers, auxquels son genre la rattache : mais quelle que soit sa place dans une publication, nous pensons qu'elle prendra celle qui lui est propre, et qu'elle la gardera dans la mémoire, comme les fameux hymnes de Tyrtée récemment traduits encore, avec une heureuse énergie, par le docte M. Firmin Didot, père, dont je m'honore d'être l'ancien ami.

NOTE SUR L'ÉLÉGIE INTITULÉE

LES AMANS DE BAYONNE.

La partie de ce recueil qui commence par une complainte sur *la Fiancée de Constantin*, dont le lecteur aura conservé le souvenir, je la termine par une élégie de la même espèce, sur la mort soudaine des *deux Amans de Bayonne :* mais celle-ci n'appartient au genre des chants grecs que par mon imitation des poëtes qu'inspirait l'antique mythologie, dont j'ai appliqué les couleurs à une histoire récente et locale. Ce morceau que j'ai composé autrefois n'est encore entré dans aucune édition régulière. J'ai pensé que le rapprochement des deux modes d'exécution anciens et modernes serait instructif, et qu'on aurait quelque plaisir à voir les rapports du fond pathétique des deux aventures, et les différences des méthodes poétiques mises en usage par le même écrivain. Celle de l'antiquité, qu'il faut toujours prendre pour type et pour modèle supérieur, offrira, je crois, des formes perfectionnées, plus suaves et plus gracieuses.

LES AMANS

DE

BAYONNE.

FAIT HISTORIQUE.

Muse, pleure avec moi, pleure, en touchant ta lyre,
Le malheur que Pyrène en pleurant m'a conté!
Du sort de deux amans ma tristesse soupire,
Et j'en veux émouvoir l'avenir attristé.

A la rose des champs Psycale était pareille;
Le jeune Amour fit naître et croître cette fleur :
Angèle était brillant comme l'aube vermeille;
Ils s'aimaient; et des lis l'éclat cédait au leur.

Muse, plains avec moi l'injustice cruelle
De l'œil qui poursuivit leurs innocens amours,
Et les força de fuir dans un lieu qui recèle
La sauvage union des hydres et des ours!

Seul et non loin des murs de l'antique Bayonne,
Angèle, promenant sa rêveuse langueur,
Au pied d'un rocher nu voit la mer qui bouillonne,
Et, comme sur les flots, le trouble est dans son cœur.

Muse, dis avec moi quel fut l'avis perfide
Qu'à cet amant donna la nymphe de ces bords,
Qui, jalouse de lui, leva sa tête humide
Sur le mouvant cristal où nageait son beau corps.

« Vois s'avancer ces rocs sur la vague brisée :
« Ce seul rivage mène en leurs enfoncemens;
« Une haute caverne en leurs flancs est creusée,
« Temple ignoré qui s'ouvre à l'hymen des amans. »

Muse, plains, à ces mots, l'allégresse fatale
Du jeune homme ravi, palpitant, hors de soi,
Dont le cœur, appelant la timide Psycale,
La devance au refuge où l'attire sa foi.

Tous deux vont sous la grotte, enivrés d'être ensemble.
Un lit d'algue et de mousse est dans l'antre discret.
L'amant s'élance aux bras de l'amante qui tremble...
Le mystère les couvre, et je tais leur secret.

Muse, entends avec moi l'écho de leur demeure
Répondre à l'Océan qui menace alentour.
Eux, n'écoutant plus rien, oubliaient jusqu'à l'heure
Où Phébé le ramène envahir ce séjour.

Aveuglés de leur joie, et perdus en eux-mêmes,
Quand le jour en fuyant laissait entrer le deuil,
Ils se disaient encor : « Je t'adore, tu m'aimes,
« Jamais de cet abri n'abandonnons le seuil!

Muse, pleure sur eux! que ta lyre frémisse!
Pleure ces deux époux! ils n'ont point vu marcher
Les eaux où la Nuit veut que leur lit s'engloutisse!
Un flot que suit la Mort a fermé le rocher.

O terreur!... leurs regards se tournent vers les ondes
Qui, se gonflant de rage, ont clos l'antre écumeux :
Et, telle que Scylla, sous les roches profondes,
La mer de toutes parts hurle contre tous deux.

Muse, redis quels cris mille flots repoussèrent!
Peins-toi de ces amans la soudaine pâleur!
Dis avec quel effroi leurs beaux corps s'embrassèrent;
Dis en quel long naufrage expira leur douleur!

La mer, d'horreur emplie, et bientôt fugitive,
Rendit aux mêmes lieux, à leurs tyrans punis,
Ces objets de son crime étalé sur la rive,
Ces amans que la mort n'avait pas désunis.

Muse, pleure avec moi, par le chant le plus tendre,
Dans un hymne plaintif et qui dure toujours,
Cette Héro nouvelle et ce nouveau Léandre,
Dont la jalouse mer éteignit les amours!

NOTICE COMPLÉMENTAIRE.

Le texte des belles odes de Kalvos, imprimées à Genève, vient d'être littéralement traduit par M. Julien-Stanislas, non dans un langage sec et vulgaire, mais avec autant d'élégance et de pureté que d'exactitude. Ce serait donc inutilement que la poésie tenterait d'unir les charmes des versions cadencées à ceux qui nous ont séduits dans sa prose harmonieuse. Le fond des idées et des sentimens du poëte de Zante n'éclaterait pas mieux par l'effet de la mesure et des rimes. Il en est de même à l'égard du Dythirambe de Dionysios-Salomos, autre poëte de Zante, que l'inspiration, et le goût exercé du même traducteur ont reproduit dans notre langue à la manière classique. Ces morceaux composés à l'imitation des anciens lyriques mythologues, et sous les formes accoutumées de nos bonnes écoles modernes, n'ont pas besoin, je pense, d'être remaniés plus artistement pour être offerts à notre étude et à la curiosité des connaisseurs. Les chants des *montagnards et des matelots grecs*, au contraire, étant les fruits d'esprits incultes, et en quelque sorte la révélation de la verve native et passionnée de rapsodes errans, exigeaient tous nos soins et tous nos efforts pour les fixer dans la mémoire à l'aide des vers qui peuvent seuls en rendre fidèlement la vigueur spéciale, l'élan et le coloris.

Les odes de Kalvos et de Dionysios-Salomos sont comparables à ces nobles fleurs dès long-temps acclimatées, et cultivées sur notre antique Hélicon par les poëtes habiles : les autres chants, tout populaires, ressemblent à ces plantes vivaces, irrégulières, fortes, et riches de couleurs tranchées, dont la végétation hardie, vagabonde, étonne les yeux qui les découvrent parmi les ronces, entre les rocs sauvages, et sous les cavernes dont elles percent l'abri, et qu'elles embellissent de leur parure verte et diaprée.

J'exprimerai les mêmes raisons de ne point versifier un hymne funèbre en l'honneur de lord Byron, de qui la mort a été déplorée par les accords aussi touchans qu'élevés d'une jeune improvisatrice grecque. Mademoiselle Palli, née dans l'Épire, à Jannina, poëte et musicienne, et, comme mademoiselle Delphine Gay, muse âgée de dix-neuf ans, déjà renommée par le talent, les connaissances variées, le génie, et des improvisations de tragédies entières, imprimées, et déclamées par elle en langue italienne sur les théâtres de l'Italie, était digne de célébrer le *Tyrtée breton*, et de dire à l'Angleterre en ses strophes brillantes :

« La douce mère des Muses a donné à Byron le Parnasse
« pour tombeau : il accourut partager les périls des héros;
« qu'il ait donc sa tombe dans la terre héroïque ! »

Si j'ai tâché de conserver par mes versions, et d'acquérir à notre poésie les chansons originales de l'Épire et de la Morée, c'est que leurs auteurs sont morts sans avoir pu les multiplier en d'autres idiomes que le leur : mais je n'oserais toucher à celles des chantres vivans, quand leur conformité avec les nôtres permet à la prose de les reproduire, et suffit à nos recherches. La plupart des écrivains grecs, aujourd'hui versés dans toutes les littératures de l'Europe, peuvent faire passer eux-mêmes les beautés et les finesses de leurs textes en plusieurs langues différentes, dont leur savoir leur a déjà révélé les ressources. Ils sont de meilleurs et de plus sûrs interprètes que nous de leurs pensées, et des créations de leur sincère amour de la liberté. J'ai dû m'abstenir de tout essai superflu pour l'avancement de l'art, et craindre, par des tentatives indiscrètes, de priver le public des richesses que nous promet la culture plus fructueuse de leur propre génie.

Les Grecs, si ingénieux dans leurs narrations, qui renferment plus de choses que de mots, le sont autant dans leurs contes et dans leurs fabliaux en prose. On en jugera par un de ceux que je joins à cette édition, et qui n'a paru dans aucune.

L'historiette suivante ajoutera quelque agrément à la diversité des chansons et complaintes que j'ai choisies au nombre de celles qui nous sont parvenues. *Rodia* rappellera sans doute le souvenir de *Cendrillon*, autre narration originaire de la Grèce, où cette fable présente des différences qui la distinguent particulièrement du conte que nous avons lu dans l'enfance, et applaudi sur nos théâtres lyriques depuis que le spirituel M. Etienne l'a mis en action à la scène. Celui de *Rodia* ne se prête point, par son espèce et par sa longueur, à être versifié ; et je l'offre tel que je l'ai reçu de la personne qui l'a traduit, et confié, pour m'être remis, à M. Nicolo-Poulo.

Mademoiselle Sévastie de Soutzo, fille de la princesse Marie de Soutzo, a retenu de mémoire la tradition de cette aventure romanesque qu'elle avait entendu souvent raconter à Constantinople : son éducation remarquable, lui ayant rendu familière la langue d'Homère et de Pindare, lui a facilité le moyen de rédiger élégamment en grec ce récit, dont le merveilleux a de l'analogie avec les fables milésiennes. Elle a de plus fait elle-même la traduction de son propre texte en notre langue, qui ne lui est plus étrangère, et m'a permis d'enrichir mon recueil de ce gracieux ouvrage, qui lui appartient tout entier.

RODIA.

CONTE GREC.

Un vieillard était père de trois filles. La plus jeune d'entre elles joignait à une beauté rare toutes les perfections de l'esprit et de l'âme. Les deux aînées, extrêmement jalouses, et ne pouvant souffrir cette supériorité dont tout le monde parlait, se décidèrent à consulter le Soleil. Un jour elles se mirent à la croisée, et dirent : « Soleil, brillant Soleil, toi qui parcours le monde, « quelle est celle de nous qui l'emporte par l'éclat de « ses charmes? » Le Soleil leur répondit : « Je suis beau,

« vous l'êtes aussi; mais votre sœur cadette nous sur-« passe en beauté. » La réponse du Soleil les transporta d'un tel accès de fureur, qu'elles résolurent la mort de Rodia; c'était le nom de leur sœur. Elles lui proposèrent donc d'aller cueillir des herbes pour préparer le souper de leur père. Rodia y consentit, et accompagna ses sœurs avec confiance. Celles-ci, après l'avoir menée assez loin de la maison paternelle pour qu'il lui fût impossible de la retrouver, l'abandonnèrent et s'en retournèrent seules. La bonne Rodia, s'étant aperçue de son isolement, ne s'en prit qu'à elle-même, crut s'être égarée par sa faute; et, sans accuser personne, elle pleurait amèrement.

La nuit, qui rend tout plus terrible, augmentait le désespoir de cette malheureuse. Enfin elle vit de loin un brillant cortége qui se dirigeait de son côté; c'était Nyctéris, déesse de la nuit, qui, après avoir fait ses courses mystérieuses, retournait vers sa demeure. Tout à coup, frappée des accens plaintifs et des sanglots de la belle, Nyctéris s'arrêta pour en pénétrer la cause, et vit une jeune fille tout en larmes. La déesse alors lui demanda par quel hasard elle se trouvait seule dans ce lieu; et, d'après son récit naïf, elle lui proposa de l'adopter maternellement. La pauvre Rodia accepta l'offre, et suivit la déesse. Nyctéris, à peine arrivée chez elle, lui donna l'inspection de son palais, et remit entre ses mains tout ce qu'elle avait de plus précieux;

car la bonté naturelle et la douceur de Rodia charmèrent tellement la déesse, qu'elle conçut pour elle la plus vive tendresse, et ne songeait qu'à lui rendre la vie heureuse. Mais laissons-la pour un moment, et revenons aux deux méchantes sœurs. Bien que persuadées de la mort de Rodia, elles voulurent néanmoins demander encore au Soleil quelle était la plus belle. Il leur fit la même réponse. Alors elles lui déclarèrent que Rodia était morte depuis long-temps; mais le Soleil leur assura qu'elle vivait dans le palais de Nyctéris. Leur jalouse méchanceté n'eut pas de borne à cette nouvelle. Sans perdre de temps, elles prirent un mouchoir ensorcelé, qui, par son pouvoir magique, devait faire mourir la personne qui le porterait, et allèrent l'offrir à leur sœur. La joie de l'innocente Rodia ne peut pas se décrire lorsqu'elle vit ses sœurs qu'elle adorait et qu'elle croyait perdues pour elle : sa bonté les reçut avec un plaisir inexprimable, leur fit l'accueil le plus amical, et leur offrit tout ce qu'elle possédait; elle ne pouvait plus s'en séparer. Elles, de leur côté, feignant le plus sincère contentement de son heureuse destinée, la prièrent de recevoir le mouchoir enchanté, comme un faible gage du souvenir de deux sœurs qui la chérissaient tendrement. Rodia accueillit ce don perfide comme une chose précieuse, et aussitôt après leur départ, elle mit le mouchoir sur son cou, ce qui soudain causa sa mort. Nyctéris, de retour, s'empressa à son

ordinaire d'aller dans la chambre de sa fille bien-aimée. O surprise! elle la retrouve sans vie. D'abord elle crut rêver; mais, reconnaissant que sa perte était trop réelle, elle mit tout en œuvre pour deviner la cause d'un si grand malheur : elle ne put y réussir; car personne n'en soupçonnait la moindre circonstance. Nyctéris, désespérée, s'approcha d'elle pour lui adresser le dernier adieu, et vit sur son sein un ornement qu'elle n'avait jamais porté; elle le lui ôta, et, subitement ranimée, Rodia reprit ses sens. Il est difficile de peindre la joie de la déesse, qui lui adressa mille questions pour apprendre d'où venait cette parure mystérieuse, et lui défendit à l'avenir de recevoir personne sans sa permission; car Nyctéris, aussi pénétrante que sage, devina, par les récits de sa protégée, le secret de cette triste aventure. Mais Rodia, n'attribuant son malheur qu'au hasard, non-seulement n'eut pas le moindre ressentiment contre ses sœurs, mais elle fut sincèrement affligée de l'expresse défense de les revoir. Ces méchantes créatures ne lui laissèrent pas un long repos; et, s'adressant de nouveau au Soleil, lui firent la même interrogation, et en reçurent la même réponse. Elles imaginèrent alors de prendre une pastille de gomme enchantée pour l'offrir à leur sœur, puis se rendirent chez elle. Mais il ne leur était plus permis de l'approcher; elle parut seulement à la fenêtre, et, les larmes aux yeux, leur dit que sa mère lui avait défendu de recevoir personne.

Les sœurs, feignant la plus grande douleur, la prièrent d'accepter une pastille parfumée qu'elle pouvait prendre à l'aide d'un fil qui la ferait monter jusqu'à elle. Elle reçut la pastille, la mit dans sa bouche, et mourut. Nyctéris, de retour, demanda comment Rodia se portait; on lui répondit qu'elle était morte. La déesse parut d'abord inconsolable : cependant l'espoir de la faire revenir comme la première fois, l'engagea à fouiller dans tous les replis de ses vêtemens ; mais ce fut en vain : comment deviner le charme qui la tenait évanouie ? Ses recherches inutiles la réduisirent au désespoir. Il fallut qu'elle se séparât enfin de sa chère Rodia ; mais elle ne put se résoudre à lui donner la sépulture, pensant que quelque autre parviendrait peut-être à dévoiler le mystère. Remplie de cette idée consolante, elle ordonne aussitôt que l'on construise un cercueil d'argent; et, après avoir paré Rodia de ses plus brillans atours, elle l'y enferme, met le cercueil sur un beau cheval, et le laisse aller au hasard. Le coursier, errant sans guide, l'emporta au travers des contrées voisines, où régnait un prince le plus beau jeune homme de son temps. Ce jeune roi, étant le même jour à la chasse, rencontra le cheval sur son passage. Étonné de sa légèreté et de l'aspect du fardeau brillant dont il était chargé, il s'en approche, et, le voyant sans maître, il ordonne qu'on s'en empare, et qu'on le mène au palais. Là, ses ordres font ouvrir la caisse. Quelle fut sa surprise de voir la plus belle femme du

monde sans vie. Ce qu'éprouva le jeune homme est au-dessus de toute expression : un trouble nouveau égara son âme émue par la singularité de ce spectacle : la présence de tant de charmes, quoique inanimés, l'embrasa d'un tel amour, qu'il ne s'éloignait du cercueil ni jour ni nuit, qu'il fuyait toutes les distractions, tous les conseils, tous les objets qui pouvaient l'en séparer, qu'il ne prenait plus d'alimens, et qu'il était privé de tout sommeil. La reine, sa mère, témoin du dépérissement de son fils unique, ne savait à quelle passion attribuer ses chagrins. Après mille perquisitions vaines, elle résolut un jour, pendant l'absence de son fils, d'entrer dans sa chambre pour voir ce qui le retenait enfermé ; en y entrant, elle aperçoit le cercueil d'argent; elle court, l'ouvre soudain, et trouve le corps de la belle Rodia. D'abord elle en admira la rare beauté, mais préjugeant bientôt qu'elle était sans doute la cause du malheur de son fils, elle la tire avec colère par les cheveux, et la soulevant avec force, fait heureusement tomber la pastille enchantée des lèvres de la belle. Aussitôt Rodia revint encore à la vie.

On ne saurait donner une juste idée de tout l'étonnement de la reine à cette vue. Elle pleura d'allégresse; elle l'embrassa; et, dans son ravissement, lui jura qu'elle serait l'épouse de son fils. A peine instruit par un prompt message de cet heureux miracle, le jeune prince accourut, vit Rodia dans les bras de sa mère, la reçut

d'elle-même, et l'épousa. Ce bonheur ne fut pas de longue durée; car la méchanceté des deux sœurs ne tarda pas à l'empoisonner. Elles interrogèrent pour la troisième fois le Soleil sur la beauté de leur sœur. Il leur répondit qu'elle était la plus belle reine du monde, et qu'elle portait dans son sein le fruit de son union. Ces méchantes filles n'avaient pu la souffrir seulement belle; or, on présume aisément qu'il leur fut plus impossible encore de la supporter reine. Elles imaginèrent de s'annoncer comme les plus habiles sages-femmes du royaume, et de parvenir ainsi à leur but; ce qui ne leur réussit que trop bien. Elles se présentèrent, furent admises, et exigèrent que tout le monde sortît des appartemens de la reine, sous prétexte qu'on pourrait jeter un sort sur son enfantement. Étant donc restées seules, elles enfoncèrent une épingle ensorcelée dans la tête de l'accouchée. Cette épingle la métamorphosa en un petit oiseau qui s'envola; et une des deux sœurs se mit au lit à sa place. Le prince, averti de la naissance d'un fils, courut dans les appartemens de sa femme, et resta stupéfait de ce prompt changement. Elle, devinant sa pensée, prévint ses questions, et lui dit: Voyez-vous, sire, combien mes souffrances ont altéré mes traits? Le roi feignit de n'en avoir pas fait l'observation; mais son cœur se refroidit après avoir contemplé l'objet de cette fâcheuse métamorphose.

Il avait l'usage de déjeuner toujours dans son jardin.

Un jour qu'il y était à rêver solitairement, il vit un joli petit oiseau qui, s'étant approché, lui dit: Prince, la reine-mère, le roi et le jeune prince ont-ils bien dormi la nuit passée? Sur la réponse affirmative du roi, l'oiseau répondit: Que tous dorment du sommeil le plus doux; mais que la jeune reine dorme d'un sommeil sans réveil, et que tous les arbres que je traverse se sèchent. En achevant ces paroles, l'oiseau fendit les airs, et partout où il passa, la verdure et les fleurs se flétrirent, et tout devint aride. Les jardiniers, affligés, demandèrent au prince s'il leur permettait de tuer l'oiseau malfaisant; mais il leur défendit sous peine de mort de lui faire le moindre mal. Durant une suite de jours, le petit oiseau revint, et la douce voix du prince l'apprivoisa tellement, qu'il restait sur ses genoux, et déjeunait avec lui. Cette familiarité donna au jeune roi l'occasion d'observer mieux la rareté de son plumage; il vit sur sa tête une épingle. Cette découverte le frappa vivement; il osa la lui arracher, et sa véritable femme reparut devant lui beaucoup plus belle encore qu'auparavant. Sa surprise et son trouble le retinrent pendant quelque temps immobile et muet; mais enfin, revenant à lui-même, il voulut s'instruire de la vérité, et se fit raconter jusqu'aux moindres circonstances de cet étrange événement. Dès qu'il fut bien informé de toutes les ruses des deux méchantes sœurs, il les fit saisir, et les condamna l'une et l'autre à un supplice bien digne du crime

dont elles s'étaient rendues coupables. En vain la sensible Rodia sollicita leur grâce par d'instantes prières, le roi ne se laissa pas fléchir: elle n'en essuya jamais que ce seul refus. Mais la déesse Nyctéris apparaissant à leurs yeux, et touchée de l'affliction de sa fille adoptive, commua l'arrêt que la vengeance dictait à son royal époux, en lui prescrivant d'offrir aux deux criminelles le choix de périr, ou de vivre témoins du perpétuel bonheur de leur sœur cadette, sans jamais pouvoir lui nuire. Ces envieuses créatures ne tardèrent pas à mourir de jalousie.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES.

Chants héroïques.

Hymne guerrier de Rhigas. 1

La mort de Diakos. 7

La mort de George et de Pharmakis. 13

La prise de Tripolitza. 19

Chansons et Complaintes populaires.

La jeune Fiancée et Caron. 27

La Veuve turque et les deux Esclaves grecs. 33

Constantine. 37

L'esprit du Fleuve. 41

La Biche et le Soleil. 45

Le jeune Pâtre et Caron. 49

La jeune Voyageuse. 53

Le Nautonnier. 57

Les deux Pêcheurs, idylle XXII^e^ de Théocrite. 61

Les deux Frères. 65

Le départ de l'Hôte. 71

Manole et le Janissaire. 75

Vévros et son Cheval. 81

Le sommeil du Pallikare. 83

L'enlèvement de la Fiancée. 87

Le passage de Caron. 95

Skillagine. 99

Chant de Janakitza. 107

Chant de Colokotronis. 111

Les Amans de Bayonne. 119

Notice complémentaire. 123

Rodia, conte grec en prose. 127

ERRATA.

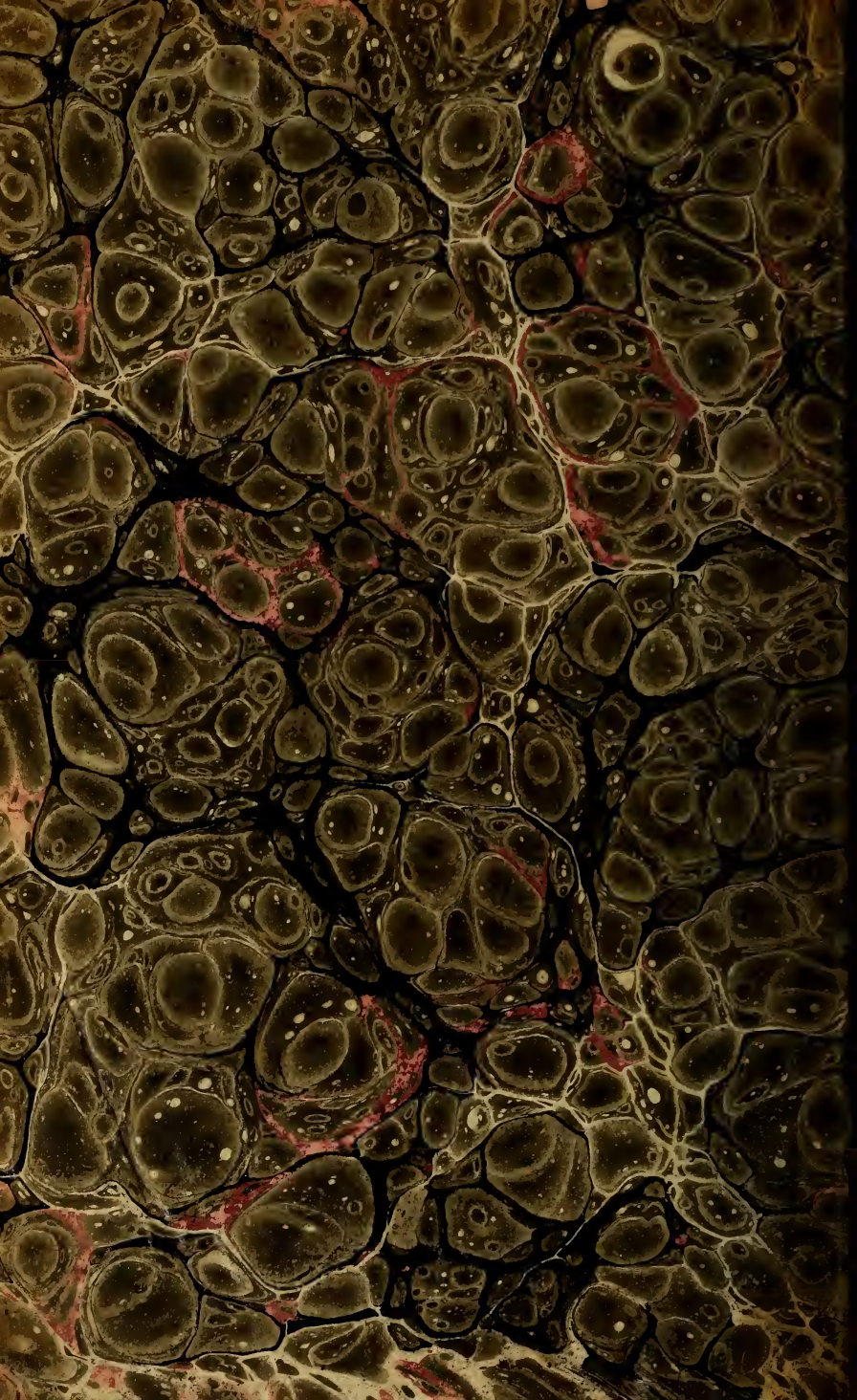
Page 14, *au lieu de*,

Non, l'aspect des drapeaux que l'air au loin dépolie,

Lisez, que l'air au loin déploie.

Page 37, *au lieu de*, et ne nomme ni même ne fait entrevoir le personnage, etc.

Lisez, et ne fait pas même entrevoir, etc.



LIBRARY OF CONGRESS
0 003 054 850 4